

HENRY M. STANLEY, UN SOLDAT DE LA GUERRE DE SÉCESSION



Stanley dans les années 1861-1862.

Henry M Stanley

Introduction

D'après le service de l'état civil de la ville de Denbigh (pays de Galles), l'enfant naturel John Rowlands, connu plus tard sous le nom de Henry Morton Stanley, naît le 28 janvier 1841. Sa mère, Elizabeth Parry, ne lui révéla jamais le nom de son père. Il pourrait s'agir de John Rowlands, un ivrogne notoirement connu à Denbigh. Le jeune John vit chez son grand-père jusqu'à la mort de celui-ci. Son oncle maternel confie le gamin, il a cinq ans à l'époque, à une famille d'adoption puis s'en débarrasse définitivement en le plaçant dans un centre pour orphelins et jeunes délinquants, la St. Asaph's Union Workhouse. Terrible décision car le personnel adulte de la St. Asaph's Union Workhouse soumet impunément ses pensionnaires à des actes de violence et de pédophilie. Durant toute sa vie, John Rowlands restera imprégné de ces sévices et en conservera un certain dégoût de la sexualité.

En dépit de ce calvaire, le garçon acquiert un bon niveau d'instruction. Bon élève, il s'intéresse surtout à la géographie. En récompense de son caractère studieux, il reçoit une bible avec une dédicace d'un évêque qui, bien entendu, refuse d'entendre parler des sévices que subissent les enfants de cette institution. À quinze ans, John Rowlands quitte le home pour s'engager comme journalier dans plusieurs places. Deux ans plus tard, il s'engage dans l'équipage du *Windermere* en partance pour La Nouvelle-Orléans.

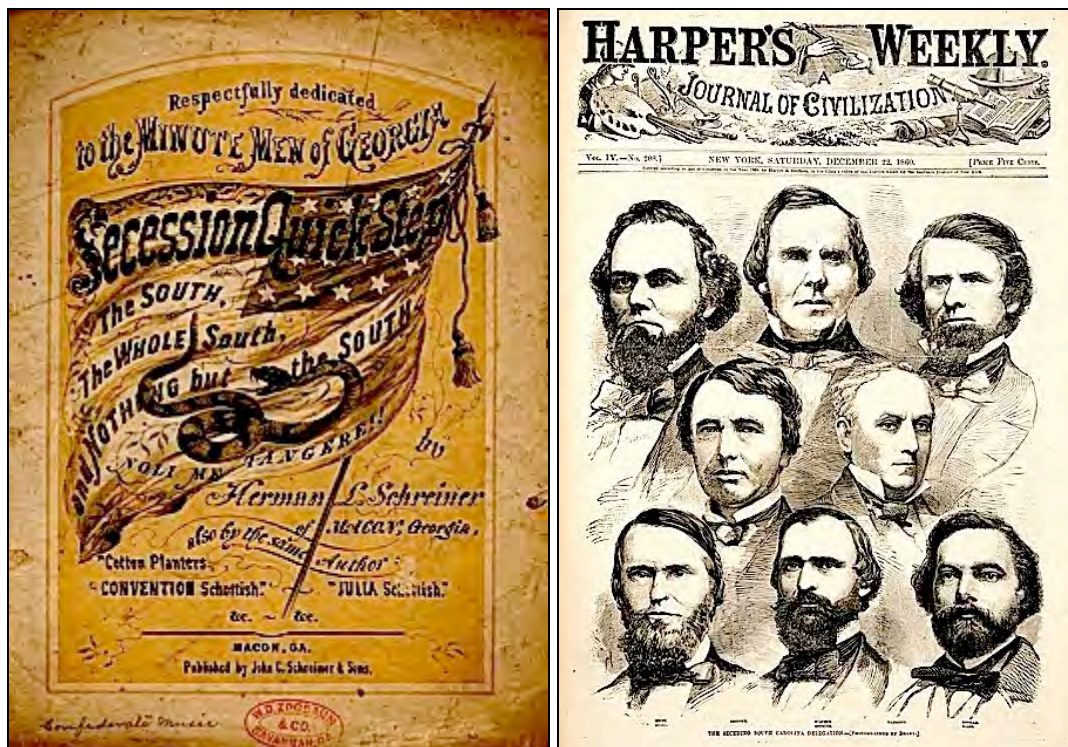
À peine débarqué, il s'arrange pour faire une bonne impression à un certain Henry Hope Stanley, un négociant en coton bien connu dans la place. Le récit que Stanley laisse de ses rapports avec ce négociant ne concorde guère avec la réalité. Il prétend notamment avoir vécu chez le négociant et son épouse jusqu'à leur décès inopiné en 1861. Une version de toute évidence niée par le registre de l'état-civil de La Nouvelle-Orléans, qui mentionne la mort du vieux Stanley en 1878 et qui nie la prétendue adoption du jeune Rowlands. En outre, celui-ci n'a jamais été hébergé chez les Stanley et il s'est gravement querellé avec eux avant le début de la guerre entre le Nord et le Sud.

Cet extrait des mémoires de Stanley débute peu après la sécession des sept premiers États esclavagistes et environ un mois avant que ceux-ci ouvrent délibérément les hostilités en bombardant Fort Sumter. Ce sont en effet les Confédérés qui, les premiers, attaquent le sol fédéral. Quoique sis dans la baie de Charleston, Fort Sumter et l'îlot sur lequel il se dresse n'appartiennent plus à la Caroline du Sud depuis novembre 1841, date à laquelle un acte authentique certifie la vente de cet îlot au département fédéral de la Guerre.

Serge NOIRSAIN

Extrait de *Autobiographie de Henry M. Stanley*, publié par Dorothy Stanley.
 Nous n'avons pas modifié la traduction de son texte par Georges Feuillot (éditions Plon-Nourrit et Cie à Paris en 1911), mais nous en avons « arrondi » quelques lourdeurs inhérentes au style rédactionnel du début du XX^e siècle.

Plusieurs États du Sud ont ouvertement défié le gouvernement américain. Les États révoltés se sont emparés de forts, d'arsenaux et de vaisseaux de guerre et, ce qui est encore plus important pour moi, les forts en aval de La Nouvelle-Orléans sont occupés maintenant par les troupes de la Louisiane. Ces événements sont connus de tous ceux qui lisent des journaux dans l'Arkansas, mais le seul journal que nous achetons au magasin est un hebdomadaire de Pine Bluff. Comme je l'ai rarement sous les yeux, je n'imaginais pas qu'il puisse contenir des nouvelles intéressantes pour moi. C'est seulement en mars que je commence à comprendre vaguement qu'il y a dans l'air une crise qui menace tout le monde.



Une partition musicale pour fêter la sécession de la Géorgie et le *Harper's Weekly* du 22 décembre 1860 annonçant la sécession de la Caroline du Sud.

Le docteur Goree, notre voisin le planteur, rencontre un jour M. W.H. Crawford, ancien député de la Géorgie, dans notre magasin, et ils se mettent tous deux à parler politique. Leur ton décidé et leurs gestes énergiques excitent ma curiosité. Je les entends dire que les États d'Alabama, de Géorgie, de Louisiane et quelques autres ont déjà constitué un gouvernement indépendant et qu'un nommé Jeff Davis a été proclamé président de ce nouveau gouvernement. Ils se demandent donc pourquoi l'Arkansas tarde tant à se joindre aux Confédérés, et ainsi de suite. Tout cela est du nouveau pour moi, et lorsqu'ils ouvrent leurs journaux pour en lire des passages, je me rends compte que, si je veux me tenir au courant des graves affaires du pays, il me faut parcourir ces feuilles stupides que j'ai toujours considérées comme seulement intéressantes pour les commerçants et les hommes âgés.

Tout ce qui se passe m'incite donc à penser que ces événements concernent tout le monde dans l'Arkansas et je me mets à lire le journal de Pine Bluff et à me montrer plus curieux. Je ne suis pas long à me rendre compte que le pays se trouve dans une situation terriblement troublée et qu'il y aura certainement la guerre. Je récolte bien quelques renseignements à droite et à gauche, de gens qui se soucient peu d'être agréables à un petit étranger, mais ce n'est que lorsque le jeune Dan Goree revint du collège de Nashville, que je pus mettre au point tout ce que j'avais entendu dire. C'est un garçon à peu près de mon âge, fils d'un homme s'occupant de politique comme le docteur Goree, il est naturellement plus au courant de ces questions que moi. C'est lui qui, dans ses causeries amicales, me donne un premier aperçu intelligent de la situation respective des deux parties de l'Union. C'est lui qui m'apprend que l'élection d'Abe Lincoln, au mois de novembre précédent, a fait naître des sentiments d'hostilité dans le Sud car il a déclaré qu'il est opposé à l'esclavage et que, une fois au pouvoir, il fera tout ce qu'il peut pour affranchir tous les Noirs. Dans ce cas, dit Dan, tous les propriétaires d'esclaves seront ruinés. Son père en possède environ cent vingt, valant de cinq cents à douze cents dollars par tête. Le priver d'une propriété qu'il a achetée avec son argent serait tout simplement un vol. C'est la raison pour laquelle tous les gens du Sud se soulèvent contre ceux du Nord, et ils sont prêts à combattre jusqu'au dernier. Quand l'État d'Arkansas fera sécession, tous les hommes et les jeunes gens partiront en guerre pour chasser de chez eux ces misérables abolitionnistes. Ce sera facile, car un homme du Sud vaut plus que dix du Nord, la plupart de ceux-ci n'ayant jamais vu un fusil ! Dan croit que les gamins du Sud, armés de fouets, suffiraient à rosser ces chiens de voleurs !

Je n'ai pas besoin de développer ce thème, mais c'est ainsi que je fus initié aux secrets de la politique américaine. Depuis le jour où, en décembre 1857, j'ai lu un petit article sur l'assemblée législative de la Louisiane, la politique m'a toujours paru ennuyeuse et les journaux ne me semblaient utiles que pour leurs renseignements concernant la navigation et le commerce. Il est particulièrement intéressant pour moi d'apprendre que le Missouri et sa capitale Saint-Louis se joindront certainement au Sud, mais je suis attristé de voir que Cincinnati et Louisville sont nos ennemis.

Quelle émotion curieuse me donnait ce mot « ennemi » !

Des gens que je connais intimement, des garçons de mon âge dont je me suis fait de charmants amis à Newport et à Covington, mes ennemis ! Je me demande alors comment nous ferons venir nos marchandises à l'avenir. Des envois d'armes, de médicaments, de draperie et de quincaillerie nous arrivent de Saint-Louis, de Cincinnati, et même de Chicago. Le commerce va être complètement modifié !

Toutefois, ce n'est que lorsque je suis informé de l'importance de la prise des forts du Mississippi, pour les gens qui se trouvent sur mer et veulent rentrer chez eux, que je

comprends combien cette rupture des relations entre le Nord et le Sud me touche personnellement. On me dit que toutes les communications sont coupées, que les vaisseaux qui veulent aborder sont forcés de repartir, et, si les croiseurs du large les laissent passer, on ne leur permet plus de reprendre la mer. On m'assure aussi que l'on fouille tous les vaisseaux qui insistent pour aller à La Nouvelle-Orléans et que, si l'on trouve à bord de l'un d'eux quelque chose qui puisse aider l'ennemi, on le retient et on le confisque. Enfin, aucun vaisseau ne peut remonter le fleuve et aucun n'est autorisé à en sortir. C'est là un contretemps bien inattendu ! Mon père est bloqué à l'extérieur et moi à l'intérieur ! Il ne peut plus venir me retrouver et je ne peux plus le rejoindre. D'une manière mystérieuse, on a élevé un mur infranchissable autour de nous : le Sud est comme une prison et ses habitants n'ont plus la liberté d'en sortir.

Quand je me rends complètement compte de la situation, tout prend pour moi un aspect différent de celui qu'il avait auparavant. Je suis devenu un étranger en pays étranger, aussi isolé que lorsque j'ai fui du *Windermere*. Je me propose donc de persuader mon père qu'il ne fait pas bon vivre dans la vallée de l'Arkansas. Et voilà que mes projets sont réduits à néant, il me faut abandonner les espoirs que j'ai caressés. Je me trouve réellement sans ressources et il ne me reste d'autre choix que de demeurer chez M. Altschul.

Le moment n'est guère propice pour réfléchir à des projets personnels car le sentiment général de cette époque s'y oppose. La même force inconsciente qui m'a retenu captif dans cette région enfiévrée de l'Arkansas devient vite formidable. Tous, les uns après les autres, sont gagnés par la contagion. Les femmes et les enfants eux-mêmes demandent la guerre à grands cris. Il n'apparaît pas de croix de feu, mais le télégraphe, avec la rapidité de la foudre, fait voler les nouvelles dans toutes les villes et les campagnes, et chaque fois que deux hommes engagent la conversation, ils parlent de la guerre. La plupart des États cotonniers ont déjà fait sécession, et comme nous sommes leur frère, par les sentiments, les coutumes et par le sang, l'Arkansas doit se joindre à eux et se précipiter avec ses fils vers le champ de bataille pour vaincre ou mourir. Au début du mois de mai, les représentants de notre État se réunissent à Little Rock et promulguent l'acte de sécession. Alors, l'esprit belliqueux des gens atteint la frénésie. Les riches planteurs oublient leur orgueil et leur morgue pour sortir et haranguer le peuple.

Ils agitent leurs chapeaux et leurs cannes en criant : *la liberté ou la mort !* Des jeunes gens se serrent la main en répétant les vers : *Y a-t-il un homme dont l'âme soit morte et qui ne soit jamais dit : c'est mon pays, mon pays natal ! Une mort honorable est préférable à une vie honteuse !* La voix frémissant de colère, ils rugissent qu'ils préfèrent affronter une mort sanglante que de voir le farouche ennemi violer leurs foyers et déshonorer le sol sacré du Sud. Quelle que soit l'ardeur enflammée des hommes et des jeunes gens, le feu guerrier qui brûle dans leurs poitrines n'est rien à côté du brasier qui consume le cœur des femmes. Il ne faut pas parler de compromis devant elles. Si les hommes ne courent pas à la bataille, elles jurent qu'elles se précipiteront elles-mêmes à la rencontre des vandales yankees. Dans un pays où les femmes sont, de la part des hommes, l'objet d'un véritable culte, un tel langage les rend fous d'ardeur belliqueuse.

Un jour, j'apprends que les enrôlements commencent.

Des hommes s'engagent réellement comme soldats !

Un capitaine Smith, qui possède une plantation quelques milles au-dessus de Auburn, lève une compagnie qui s'appelle les *Dixie Greys*. Penny Mason, qui habite

une plantation des environs, sera le 1^{er} lieutenant et M. Lee, neveu du grand général Lee, le second lieutenant. La jeunesse du voisinage accourt et se fait inscrire. Notre docteur, Weston Jones, M. Newton Story et les frères Varner se sont engagés. Puis le petit Dan Goree obtient de son père la permission de rejoindre ces vaillants guerriers. Henry Parker, le neveu d'un des plus riches planteurs du voisinage, s'enrôle aussi : il semble que l'Arkansas soit en train de se vider de tous les jeunes gens et tous les hommes que j'ai connus.

C'est à cette époque que je reçois un colis. Comme l'adresse est écrite d'une main féminine, je crois qu'il contient un cadeau envoyé par une dame, mais en l'ouvrant, j'y trouve une chemise de femme et un jupon comme en portent habituellement les négresses en service. Cachant précipitamment le paquet, je passe dans la pièce arrière pour que ma rougeur ne me trahisse pas. Dans l'après-midi, le docteur Goree vient au magasin, se montre excessivement cordial et aimable et me demande si je comptais me joindre aux braves enfants de l'Arkansas, et je lui réponds affirmativement. Toute cette affaire me semble maintenant très comique, mais sur le moment, la chose est loin de prêter à rire. Le docteur Goree fait l'éloge de mon courage et de mon patriotisme et me dit que je me couvrirai d'une gloire immortelle. Il ajoute ensuite à mi-voix : *Nous verrons ce que nous pourrons faire pour vous quand vous reviendrez.* Que veut-il dire ? Se doute-t-il de l'amour secret que m'inspire sa fille, la délicieuse enfant qui vient parfois au magasin avec sa mère ? Cette promesse confidentielle me donne à penser qu'il a deviné mes sentiments. Je serais aller n'importe où pour l'amour d'elle.

Vers le début de juillet, nous nous embarquons sur le vapeur *Frederick Notrebe*. À chaque arrêt, à mesure que nous remontons la rivière, des volontaires se joignent à nous. L'allégresse de tous ces jeunes gens nous gagne. Près de Pine Bluff, tandis que nous chantons tout joyeux, le bateau heurte sous l'eau un tronc d'arbre qui l'éventre, et nous coulons, car l'eau a envahi les chaudières. Nous restons accrochés pendant plusieurs heures jusqu'à ce que survienne le *Rose Douglas* qui nous embarque avec nos bagages jusqu'à Little Rock. Dès notre arrivée, on nous mène à l'arsenal et, quelques instants après, l'adjudant général Burgevine enregistre notre engagement pour douze mois au service des États confédérés. Nous touchons de lourds fusils à pierre, des havresacs et des équipements, et l'on nous affecte au 6^e régiment des volontaires de l'Arkansas, commandé par le colonel Lyons et le lieutenant-colonel A.T. Hawthorn.

Je vais retracer maintenant une période de ma vie, que j'aimerais revivre, non pour repasser par ses maux et ses inconséquences, mais pour réparer les erreurs que j'ai commises. Jusqu'ici je n'en comptais aucune de réelle importance, mais m'engager dans l'armée confédérée parce qu'on m'a envoyé un paquet de vêtements de femme fut certainement une grosse sottise, mais qui peut résister à la destinée ou contrarier les desseins de la Providence ? Peut-être d'ailleurs était-il temps pour moi, alors que j'approchais de mes dix-huit ans, de perdre quelques-unes des illusions de la jeunesse et de faire prendre à mon âme la trempe indispensable sur le sentier de la guerre. Quand j'évoque les incidents de ces six années, quoiqu'ils me paraissent bien incohérents au premier abord, j'aperçois vaguement un lien entre eux et je vois comment l'un entraîna l'autre jusqu'au jour où le destin singulier de ma vie se réalisera. Mon engagement dans l'armée est, à mon avis, ma première grande erreur, celle qui me précipita dans une véritable fournaise. Je serais bien vite revenu en arrière si je m'étais douté ce que sera pour moi cette période d'épreuves.

De même que ma sensibilité d'enfant a été émoussée par les blasphèmes des officiers du *Windermere*, de même ma modestie et mon besoin d'affection sont choqués par le

contact de gens qui perdent leur réserve en même temps que leurs vêtements civils et se laissent aller aux rudesses de la vie militaire. Nos fatigues quotidiennes, les incidents pénibles, l'agitation du camp, le mépris des pratiques religieuses, les fantaisies licencieuses des soldats, le bon marché que l'on faisait de la vie, la rage de massacre qui nous possédait, les ruses et les stratagèmes de la guerre, le prêche de chaque semaine en sa faveur. L'exemple de mes aînés et de mes supérieurs, l'enthousiasme des femmes séduisantes pour la guerre, enfin toutes les faiblesses de ma nature, tout conspira à me rendre aussi indifférent que mes compagnons d'armes aux devoirs les plus sacrés.

J'appris que ce qui est défendu à un civil est permis à un soldat. Les interdictions du Décalogue deviennent maintenant des ordres. Tu tueras, tu mentiras, tu voleras, tu blasphémeras, tu envieras et tu haïras car, sous quelques noms qu'on les déguise, tout le monde commet ces crimes, depuis le Président jusqu'au dernier des soldats. La défense de faire ces choses est maintenant levée, on peut se livrer à la licence et aux excès. Ma seule consolation, pendant cette étrange volte-face de la moralité, fut que je n'étais qu'un instrument dans la main de fer des circonstances et que je ne pouvais ni m'affranchir ni m'enfuir. Dieu sait si, parmi les *Dixie Greys*, un seul regarde maintenant la guerre sous le même jour que moi.

La plupart d'entre eux sont partis pour la guerre, emportés par leur ardeur patriotique comme pour accomplir un devoir religieux et bénis par leurs familles. D'autres sont partis par amour de la gloire et des applaudissements, par goût pour l'excitation de la vie militaire ou pour échapper à une existence de labeur insipide ou enfin par fougue de jeunesse. C'est surtout l'enthousiasme patriotique qui domina et qui entraîna les gens de toutes conditions, c'est cette passion impétueuse qui inspirait la conduite de tous et imposait son empreinte à la vie de la nation.

Tous ceux qui connaissent notre chef de brigade m'accorderont que, quelles que soient ses autres qualités, l'ambition est sa caractéristique la plus marquante. On disait que c'était un homme de génie, capable de prendre la tête d'un ministère ou de faire un ministre de la guerre de premier ordre. D'après mes souvenirs, il aspirait même aux plus hautes charges du pays et il avait assez peu de scrupules pour s'établir dictateur. Le colonel Lyons est purement et simplement un soldat. Le lieutenant-colonel A. T. Hawthorn est trop friand de dignités militaires pour s'abaisser à n'être qu'un simple patriote. En revanche, le capitaine S. O. Smith en est un, de la nuance la plus pure et de la plus noble apparence, l'un des plus beaux types d'hommes que j'aie jamais connus, d'une droiture inébranlable, fidèle aux principes les plus élevés, brave et toujours très doux dans ses gestes et ses paroles. Notre premier lieutenant, Penny Mason de Virginie, est très intelligent, il a l'esprit militaire, plein de zèle et de capacités, il est apparenté aux plus vieilles familles de son État. Il s'éleva, comme il le méritait, au grade d'adjudant général. Notre second lieutenant, neveu du général Lee, est, comme disent les soldats, un bon type. Il se distingua aussi pendant la guerre. Notre troisième lieutenant, un véritable dandy, prend un soin méticuleux de sa tenue et se montre toujours aussi élégant que le tailleur militaire et le blanchissage le lui permettent.

Notre sergent d'ordonnance est un vieux soldat du nom de Armstrong, honnête et digne qui accomplit son service avec plus de bonne humeur et de bonne grâce qu'on s'y serait attendu en de pareilles circonstances. Les hommes sont, pour la plupart, des jeunes gens aisés, fils ou proches parents de riches planteurs de l'Arkansas. D'autres sortent de classes plus modestes : intendants de plantations, petits cultivateurs de coton, jeunes gens exerçant des professions libérales, commis de bureau, avec quelques commerçants et un ou deux campagnards. Comparée à beaucoup d'autres, notre

compagnie est une compagnie de choix, l'élément aristocratique y domine et contribue à la rendre encore plus distinguée que la moyenne. Néanmoins, nous ne formons qu'un dixième du régiment, or s'il avait compté dans ses rangs deux fois plus de gens respectables et de gentlemen, le contact quotidien, dans le camp, avec la masse des soldats grossiers et ignorants n'en aurait pas moins produit peu à peu son effet.

On ne nous soumet pas à la formalité vexatoire de nous déshabiller et de nous inspecter comme du bétail, mais on nous accepte dans l'armée sur notre assurance que nous sommes aptes au service. Après avoir prêté serment, nous enlevons nos vêtements civils et nous enfilons nos uniformes gris clair. Une fois constitués, nous organisons nos popotes.

La mienne comprend le sergent d'ordonnance Jim Armstrong ; le sergent porte-drapeau Newton Story, l'ancien intendant de la plantation du Dr Goree ; le petit Dan Goree ; Tom Malone, un joyeux compère adepte du high-low-jack, de l'euchre et du poker, qui s'exprime parfois dans un langage très énergique ; le vieux Slate, malin comme un singe, grand conteur d'anecdotes et très agréable compagnon. Tomasson, un garçon bruyant qui fait souvent l'effet d'un taureau lâché dans un magasin de porcelaine, est admis par Armstrong dans notre popote parce que c'est un voisin. Une tente Sibley - un progrès sur la tente en cloche - nous abrite tous d'une manière confortable.



Volontaires de l'Arkansas, 1861. Collection du Dr. Thomas P. Sweeney.
(Courtesy Wilson's Creek National Battlefield)



Fantassin de l'Arkansas, 1862. (Butler Center for Arkansas Studies)
1^{er} lieutenant Infanterie de l'Arkansas, 1861.



Un jeune capitaine de l'infanterie de l'Arkansas, 1862. (Library of Congress)
À droite : volontaire de l'Arkansas, 1861-1862. (<http://ozarkscivilwar.org>)

Dan Goree a amené Mose, son esclave noir, pour le servir. Notre popote se l'est attaché comme cuisinier et comme laveur de gamelles. En retour, nous traitons Dan avec une grande considération. Mose se distingue par sa mauvaise habitude de regimber si seulement nous le menacions du doigt.



Lt. J.W. Comer du 57^e Alabama et son domestique. (Alabama Department of Archives and History) -
Domestique du major Raleigh du 40^e Géorgie. (Museum and White House of the Confederacy)



Soldat A. Chandler du 44^e Mississippi et son « boy ».
(C. Wesley Cowan Collection)

NOTE

Certains auteurs, qui ne citent pas leurs sources ou alors des sources rédhitoires, non vérifiées ou nébuleuses, affirment que des milliers voire des dizaines de milliers de Noirs auraient servi les armes à la main dans les rangs de l'armée confédérée. De telles assertions émanent systématiquement de nostalgiques de l'Old South, qui veulent faire accroire que la Confédération n'était pas une nation raciste.

Leur démarche s'inscrit dans un négationnisme forcené car elle ignore délibérément le contenu des archives du gouvernement confédéré et de ses armées. Rappelons les lignes directrices qui rejettent sans appel les arguties de l'idéologie de l'extrême droite américaine et de ceux qui la véhiculent en Europe après avoir gagné un « pin » à la tombola des *Sons of Confederate Veterans* :

1. Jusqu'en 1865, les lois confédérées interdisent aux Noirs libres ou esclaves de porter des armes ;
2. Les archives de l'armée confédérée démentent formellement l'enrôlement de Noirs dans ses unités combattantes, mais elles confirment l'utilisation d'une main-d'œuvre noire assignée à des tâches domestiques (terrassiers, cuisiniers, conducteurs de chariot, infirmiers etc) ;
3. Jusqu'en 1865, le président Jefferson Davis, sa Chambre et son Sénat s'opposent farouchement à l'incorporation de Noirs libres ou esclaves dans des unités combattantes ;
4. En janvier 1864, le major général Patrick Cleburne est sévèrement réprimandé et privé d'une promotion pour avoir osé suggérer l'incorporation de Noirs dans l'armée ;
5. En raison de l'opposition violente et systématique des principaux acteurs politiques confédérés, Jefferson Davis et le Congrès confédéré tergiversent jusqu'au 20 février 1865 avant de se résoudre à autoriser un tel recrutement ;
6. L'application de cette loi a un effet dérisoire dans la mesure où seulement deux ou trois compagnies de volontaires noirs, évidemment encadrés par des officiers et des sous-officiers blancs, auraient brièvement servi à Richmond peu avant son évacuation.

La polémique sudiste à ce propos et les discours musclés des opposants au recrutement de Noirs dans l'armée rebelle feront l'objet d'un texte largement référencé.

Armstrong met à notre disposition les commodités d'une cantine bien montée et nous nous honorons de sa compagnie. Les autres s'emploient dans la mesure de leurs moyens à rendre la vie en commun aussi agréable que possible. Comme nous sommes tous malins, lestes et vifs, ce n'est pas peu dire. S'il y a, près de nos camps, de la volaille, du beurre, du lait, du miel ou d'autres victuailles propres à varier notre menu, un des infatigables membres de notre popote ne manque pas de nous les procurer. Au début de la campagne, j'étais encore trop novice au métier de fourrageur, mais j'avais ce qu'il fallait. Avec des vétérans comme Armstrong et le vieux Slate, qui ont fait la guerre du Mexique en 1847, ce ne sont pas les leçons de choses qui me manquent. Une fois revêtus de nos uniformes, nous paraissions tous un peu étriqués, nous semblons avoir perdu en dignité, mais gagné en taille. En regardant la silhouette de Newton Story, je

puis à peine en croire mes yeux. Son imposant embonpoint a disparu, il est devenu maigre comme un mouton frais tondu. Dan Goree, gras d'ordinaire, semble maintenant fluët comme une petite fille. Ma taille s'était amaigrie comme celle d'une guêpe et l'on pourrait presque en faire le tour avec les deux mains. Le docteur Jones a l'air d'un jeune garçon qui a trop grandi. Quant aux frères Varner, ils sont d'une élégance quasi raffinée.

En même temps que nos uniformes, nous adoptons l'allure militaire : nous redressons la tête avec raideur et nous gonflons la poitrine. Nous nous surprenons à observer du coin de l'œil si l'on admire notre tournure martiale. Les jeunes filles de Little Rock, qui viennent autour des terrains de l'Arsenal, sont surtout la cause de nos airs conquérants. Les plus jolies attirent dans leur cercle une vingtaine d'héroïques admirateurs, aux regards éloquents, surtout ceux qui obtiennent un sourire des belles ! Ils se pavanent, les yeux enamorés ! Si, en nous promenant dans les rues, bras dessus bras dessous, nous remarquons la présence de jupes de batiste sur un perron ou sous un portail, notre vanité nous rend ridicules comme des paons. Il faut bien le dire, l'émotion patriotique nous fait un peu perdre la tête, une ardeur sanguinaire nous possède et nous incite à de bruyantes rodomontades. Notre fièvre guerrière est à son paroxysme chez tous, hommes, femmes et enfants et nous, qui allons les représenter à la guerre, nous recevons beaucoup plus de louanges qu'il ne le faut. Les flatteries de la foule tournent nos jeunes têtes et quiconque se serait permis de douter que nous sommes les garçons les plus sages, les plus braves et les plus vaillants du monde, serait vite maltraité !



Une compagnie prête pour la revue ou l'inspection.
(Miller, *Photographic History of the Civil War*, 1911-12)



Collège St. John à Little Rock, en 1862. Il sert de caserne pour les premières recrues.
Après la bataille de Pea Ridge (mars 1862), il est aménagé en hôpital militaire.
(<http://www.arkansasties.com>)

Après quelques exercices, nous ne pouvons même plus aller chercher des vivres sans prendre le pas cadencé, crier *guide au centre, à droite, conversion* ... et d'autres commandements que nous avons appris. Dans nos popotes, nous causons tactique et discutons les mérites de Beauregard et de Lee, nous exaltons l'esprit chevaleresque du Sud en raillant celui des Yankees, nous nous lançons dans des dithyrambes patriotiques et notre haine nous rend véhéments. Peu d'entre nous ont déjà senti l'odeur d'une bataille, mais cela ne nous empêche pas de dépeindre avec vigueur des scènes de carnage, où le sang coule à flots, tandis que nous volons à la victoire.

On entretient notre ardeur dans toutes les circonstances de la vie militaire. Les fifres, les tambours et les trompettes retentissent maintes fois par jour, une belle musique de cuivre nous fait tressaillir, matin et soir. Tambours et fifres nous précèdent au terrain de manœuvre et nous aident à nous redresser, en revenant au camp.

Nous astiquons nos boutons de cuivre, nos armes et nos équipements, et nous les faisons briller comme des sous neufs. Chacun d'entre nous a acheté un grand revolver Colt et un long bowie-knife et nous nous fîmes prendre au daguerréotype avec notre attirail guerrier et notre air le plus féroce, le revolver dans une main, le bowie-knife dans l'autre, et un froncement terrible entre les deux sourcils. Nous aiguisons la pointe de nos baïonnettes et nous affûtons nos bowies comme des rasoirs, pour que la destruction que nous projetons soit instantanée et complète.

Quelques semaines plus tard, nous traversons pour la dernière fois la capitale de l'Arkansas. Le bateau nous attend à quai pour nous porter sur l'autre rive. Les rues sont pavoisées de drapeaux et égayées par les toilettes féminines. Les gens crient et nous, dans notre naïveté de jeunes recrues, nous répondons par des vivats en entonnant l'air : *Vivons et mourons pour Dixie !* Les jeunes filles, émues, agitent leurs mouchoirs et pleurent. Le régiment est au complet. Nos fusils et nos baïonnettes jettent des éclairs. Les drapeaux des régiments et des compagnies flottent sous la brise. Nous descendons sur la levée avec *les yeux front* à la façon des légions romaines lorsqu'elles défilaient devant les tribuns.

Après avoir franchi la rivière, nous mettons notre sac au dos et passons nos musettes et nos bidons en bandoulière. Nous avons alors l'impression d'être de vrais soldats ! Lorsque nous sommes prêts, notre colonel, toujours imposant, tire son épée en faisant caracoler son cheval et prend la tête du régiment. Alors, la musique attaque un air entraînant et nous nous partons d'un pas allègre, en colonne par quatre, le long de la route vers l'intérieur des terres. Nos officiers et sous-officiers marchent au bord du rang. Le soleil est ardent, la chaussée dure, sèche et poussiéreuse. Au début, la voix brève des officiers retentit avec un accent d'autorité, quand ils crient : *Au pas, là-bas ! L'arme sur l'épaule gauche ! Alignez-vous !* mais au bout d'un instant, lorsque la chaleur commence à nous faire transpirer en abondance et que gorge se dessèche à cause de la poussière crayeuse du chemin macadamisé, ils modèrent leur ardeur et nous laissent marcher tranquillement.

En moins d'une heure, la sueur nous couvre de taches sombres sur notre tunique grise, aux aisselles et aux épaules. Elle ruisselle sur nos jambes et dans nos bottes, et là, se mêlant à la poussière et aux petits graviers, elle forme un mortier caillouteux qui nous blesse les pieds. Nos épaules nous font souffrir sous le poids du fusil, nos pantalons nous écorchent, nos courroies et nos ceinturons nous serrent douloureusement et nous empêchent de respirer mais, par amour-propre, nous endurons tout sans nous plaindre. Au bout d'une heure, on nous permet de nous arrêter pendant cinq minutes pour nous reposer, puis nous repartons.

Comme tous les jeunes soldats, nous avons emporté des tas de choses dont les anciens ne s'embarrassent pas : des objets de toilette, du savon, du linge, des souliers de repos, un second uniforme et des couvertures. En outre, il y a le lourd fusil, la baïonnette et le bidon, un poids total de 60 livres. Pour des jeunes gens plutôt frêles, c'est là un poids écrasant. Aussi, pendant la seconde heure, la sensation d'oppression augmente rapidement, mais, sauf à changer plus fréquemment notre fusil d'épaule, nous continuons à faire bonne contenance. Après la seconde pause, nous sommes en plus mauvais état. Le gravier nous provoque des ampoules et, dans nos bottes, la boue chaude nous fait l'effet d'un cataplasme. À notre allure martiale succède une démarche accablée et nous penchons de plus en plus le nez en avant. Le soleil nous cuit le visage, nous changeons constamment notre arme d'épaule et nous essayons de nous soulager en déplaçant notre cartouchière en la faisant passer de derrière en avant et de droite à gauche. Nous tirons sur nos bretelles, nous desserrons nos ceinturons et nous buvons de grands coups d'eau, mais la sueur coule toujours à flots sur la figure, nous aveuglant à moitié. Les signes de notre effondrement prochain sont de plus en plus visibles.

Enfin la douleur devient trop aiguë et la nature se révolte. Nos ampoules nous tourmentent et, malgré les avis et les menaces, nous sautons à cloche-pied sur le bord de la route et enlevons vite nos bottes pour nous soulager. Après quelques instants de repos, nous essayons de rattraper en boitant notre compagnie. Mais la colonne s'étend sur une longueur formidable avec ses équipages et il ne faut plus compter maintenant rejoindre nos camarades. Tandis que nous tirons la jambe le long de la route, les soldats encore valides se moquent de nous, et cela nous semble très dur. Cependant le nombre des retardataires augmente sans cesse; les plus solides paraissent à bout de résistance. Plus la marche se prolonge, plus nombreux sont les éclopés qui se traînent à l'arrière.

Si les dames de Little Rock avaient assisté à notre arrivée au camp ce soir-là, nous en aurions eu honte pour toujours. Heureusement elles ne nous voient pas, bénissant l'obscurité qui cache nos visages brûlés et notre aspect misérable, dès notre entrée dans l'enceinte, nous nous allongeons sur le sol, souffrant douloureusement dans tous nos membres rompus, les pieds couverts d'ampoules et de sang, le dos écorché et les épaules enflammées. Je ne me suis jamais couché dans un lit avec autant de plaisir que, ce soir-là, sur le gazon froid et humide.

Le lendemain, c'est jour de repos. Au réveil, beaucoup d'entre nous sont plutôt bons pour l'hôpital que pour la marche, mais après un bain à la rivière, après avoir changé de linge et pansé nos plaies, nous nous sentons un peu ragaillardis. Alors, Armstrong, le vieux sous-officier, nous invite à alléger nos sacs et nous conseille ce qui est indispensable et ce qui est superflu. Nous brûlons et nous abandonnons beaucoup et, en constatant combien notre chargement est plus léger après cette inspection impitoyable, nous nous sentons plus d'aplomb pour la marche que la veille. Tout ce qui nous entoure, dans le camp, est nouveau pour des gens sans expérience. Nous avons établi nos tentes le long de la route, après avoir renversé les barrières d'un champ et nous être installés sur des terrains de ferme sans en demander la permission. Nous nous servons des clôtures pour faire du feu puis se dresse une ville de toile avec ses rues larges et courtes, entre les tentes de chaque compagnie. À l'arrière s'alignent les fourgons portant les approvisionnements, les munitions et les équipements de rechange.

Peu de jours après, nous campons dans le voisinage de Searcy, à une soixantaine de miles de Little Rock. Le paysage est charmant, mais l'air y est fatal aux jeunes soldats. En moins de deux semaines, une épidémie en emporte une cinquantaine et il y en a encore autant à l'hôpital.

Est-ce le typhus des camps ou une fièvre de marais aggravée par la fatigue et la mauvaise nourriture ? Je suis trop jeune pour le savoir, mais la troisième semaine, le mal nous menace tous. Je me rappelle que les soldats venaient nombreux à la prière et le sérieux avec lequel ils écoutaient l'office du dimanche. La menace d'une calamité pèse sur nous tous tant que nous restons au camp, mais dès notre départ, nous reprenons notre entrain. C'est pendant ce séjour que j'apprends à plonger. Je suis bon nageur depuis longtemps, mais ce nouveau talent me permet bientôt d'étonner mes camarades par la distance que je pouvais traverser sous l'eau.

La brigade du général Thomas C. Hindman est enfin complète, elle comprend quatre régiments, un peu de cavalerie et une batterie. Vers le milieu de septembre, nous traversons l'État en direction de Hickman sur le Mississippi. Après avoir franchi le fleuve, nous remontons le long de la rive et, au début de novembre, nous nous arrêtons à l'endroit que l'on appelait alors le Gibraltar du Mississippi. Le 7, nous assistons à notre première bataille, celle de Belmont mais sans y prendre part. On nous garde en réserve sur les hauteurs de Columbus, d'où nous dominons le coude, presque en face, où l'action se déroule. On peut, avec raison, comparer Columbus à Gibraltar, car le général Polk y a fait de remarquables efforts pour rendre la position formidable. Il a établi près de 140 canons de différents calibres sur la crête des hauteurs escarpées, en face de Belmont, pour empêcher l'ennemi de descendre le fleuve.

On aperçoit bientôt une flottille qui approche à quelques miles au-dessus de Belmont : deux canonnières s'avancent insolemment et attaquent nos batteries. Les grosses pièces répondent si violemment que les navires sont vite obligés de battre en retraite. Nous, les bleus, nous sommes ravis d'entendre le vacarme de tant de canons. Nous recevons quelques coups de feu en échange, mais comme ils ne peuvent pas nous faire de mal, ils ajoutent seulement au charme de notre exaltation. La bataille commence entre dix et onze heures du matin, sous un ciel très pur et superbement ensoleillé jusqu'à la fin de la journée.

Seuls, le bruit de la canonnade et la fumée épaisse qui s'amasse sur les bois nous permettent de nous rendre compte de ce qui se passe. De notre côté, le général Polk compte 641 tués, blessés ou disparus. Les Fédéraux du général Grant ont 610 tués, blessés ou disparus. Pour augmenter encore nos pertes, une grosse pièce de 128 livres éclate dans notre batterie : sept canonniers sont tués, le général Polk et un certain nombre de ses officiers blessés.

Il est bon qu'un jeune homme s'aguerrisse de bien des façons pour devenir adulte. Nous avons parlé de l'entraînement physique, mais il faut du temps pour nous habituer à supporter les dures épreuves auxquelles nous sommes soumis en campagne, pour nous trouver à l'aise sur la route ou dans un cimetière, avec une pierre pour oreiller, ou sur des mottes de terre sous la pluie qui nous transperce. Il faut aussi que notre estomac s'accoutume au lard grillé ou cru et aux fèves, que les nerfs s'endurcissent à supporter les surprises continuelles et les alarmes du camp. Il faut apprendre à subir le mépris des supérieurs et des anciens sans témoigner de ressentiment.

Au cours de notre longue marche de Little Rock à Columbus, nous nous sommes à peu près habitués à la vie en campagne et nous la trouvons de moins en moins désagréable. Notre étape quotidienne nous semble maintenant une diversion au service monotone du camp. Nous sommes de moins en moins mauvaise humeur et moins prêts à nous plaindre qu'au début, nous en arrivons à regarder comme un changement agréable, des choses qui, de prime abord, nous avaient d'abord paru très déplaisantes. J'accepte maintenant, comme une règle indiscutable, l'obligation pour le soldat de se soumettre à

la discipline militaire. En revanche, lorsque nous arrivons à Columbus, un grand nombre d'entre nous, dont je suis, ne ressent déjà plus autant d'enthousiasme pour le métier. Il nous vient naturellement à l'esprit, quand nous sommes seuls en sentinelle dans le noir, que nous avons été bien sots de nous mettre volontairement dans une situation dont nous ne pouvions sortir sans faire le sacrifice de notre vie. Nous sommes liés par un seul petit mot et nos camarades peuvent devenir des ennemis si nous trahissons notre serment.

Nous nous sommes condamnés nous-mêmes à une servitude beaucoup plus dure que celle des Noirs dans les plantations, qui ont provoqué cette guerre à mort entre le Nord et le Sud. On ne peut pas nous vendre, mais notre liberté et notre vie se trouvent à la discrétion d'un Congrès sur lequel, moi du moins, je ne sais rien, si ce n'est qu'il se réunit quelque part pour faire les lois qui lui plaisent. Je n'ai le droit de parler librement ni au capitaine Smith, ni au lieutenant Mason, ni même à mon compagnon de tente Armstrong. Tous trois peuvent me faire aller où ils veulent, rester en sentinelle toute la nuit, m'accabler de corvées jusqu'au moment où je tombe, me charger le dos comme un mulet, me faire rester à cheval sur une poutre, tirer sur moi si je m'endors à mon poste et il n'y a pas moyen de sortir de là.

À dire vrai, je n'ai même pas le désir de me dérober aux devoirs que j'ai acceptés. Je suis prêt à faire ce que l'on me demande car j'aime le Sud parce que j'aime mes amis du Sud et que je me suis pénétré de leur mentalité. Néanmoins, lorsque je m'éloigne du tumulte du camp, à mon poste solitaire, ma raison ne peut s'empêcher de considérer ironiquement la folie que j'ai commise en m'offrant moi-même en pâture au canon, alors que j'aurais pu être aussi libre qu'un oiseau. Et si, parmi d'autres idées confuses, je me suis imaginé que la bravoure pourrait me faire obtenir du galon afin de compenser le sacrifice de ma liberté, cette illusion est détruite car je me suis comparé aux centaines de gens plus intelligents, plus capables et plus braves, qui n'ont d'autre perspective qu'une tombe ignorée. La poésie du métier militaire s'évanouit sous les souffrances et les fatigues et en constatant que la vie de soldat ne consiste qu'en marches banales et en cette rebutante vie de camp.

Les punitions infligées à ceux qui commettent une faute pendant nos marches, m'ont ouvert les yeux sur les conséquences de toute infraction et de tout mouvement inopportun de ma jeune ardeur. J'ai vu de malheureux coupables juchés sur des barres triangulaires de clôture et secoués méchamment par leurs porteurs pour augmenter leur souffrance. J'en ai vu d'autres, ignominieusement à cheval sur des poutres, enchaînés avec un boulet, la tête rasée, ligotés et bâillonnés ou encore suspendus par les pouces. Personne n'est exempt de corvées pour l'un ou pour l'autre officier. Ceux qui n'ont à se reprocher aucun manquement au bon ordre et à la discipline peuvent se lamenter d'avoir sacrifié leur indépendance car notre général de brigade et nos officiers sont dévorés de zèle et décidés à nous estreindre à un comportement militaire parfait. Ils semblent croire qu'ils ont le droit de tirer de nous le maximum en contrepartie de notre nourriture et de notre solde. Ils restent attachés à cette conception surannée qui oblige les soldats à travailler pour eux personnellement autant qu'à faire la guerre. Outre l'appel du matin et du soir, le défilé en tenue de 9 heures, l'exercice jusqu'à midi, le nettoyage des armes et des équipements, les contre-appels au milieu de la nuit, la garde ou le service des avant-postes, il nous devons cuire nos rations, monter les tentes des officiers, faire leurs lits avec de la paille, du foin ou de l'herbe, ramasser du combustible pour leurs feux, creuser des fossés autour de leurs tentes et travailler pour eux de mille façons. Ce sont des corvées éreintantes qui, à cause de notre mauvaise nourriture imparfaitement

préparée, pèsent sur nos cerveaux comme du plomb et diminuent notre nombre par la maladie en nous envoyant par centaines à l'hôpital.

Les Dixie Greys, par exemple, comprennent surtout des jeunes gens qui ne savent ni transformer leur ration de bœuf cru, de porc salé, de fèves et de farine en nourriture digestible ni faire la lessive, pourtant on nous donne tous les jours des rations, qu'ils peuvent manger crues ou les accommoder comme ils le veulent. Naturellement, nous avons appris à faire la cuisine avec le temps, mais en attendant, ils ne réussissent rien de bon et ils en souffrent. Ceux qui ont une bonne constitution résistent à ces épreuves ; la jeunesse, le grand air, l'exercice leur permettent de supporter longtemps ce régime. Mais si l'on songe qu'en plus de notre mauvaise nourriture, nous subissons les changements brusques de la température et que des ordres arbitraires s'ingénient à nous tenir sans cesse en haleine, on comprend maintenant pourquoi seuls les plus robustes peuvent endurer ces fatigues et les vexations qui nous sont infligées, et comment la maladie emporta plus des deux tiers des soldats qui périrent durant la guerre.

Nos généraux s'occupent exclusivement de la stratégie, de la bataille et du ravitaillement, mais ils se soucient rarement ou jamais de notre santé. Les officiers savent soigner leurs chevaux, mais je ne me rappelle pas en avoir jamais vu un seul inspecter nos popotes ou daigner nous montrer qu'il s'intéresse à notre bien-être. Si un soldat est souffrant, on le porte sur le cahier des malades, mais il ne semble pas qu'un seul officier, depuis le général Lee jusqu'au troisième lieutenant d'une compagnie d'infanterie, ait jamais pensé qu'on puisse réduire le nombre des indisponibles en se préoccupant de donner aux soldats un peu de distraction et de confort. On nous fournit des rations excellentes et abondantes, mais il faudrait que nous puissions les accommoder convenablement pour nous donner la vigueur et l'énergie nécessaires.

Aussi indispensable que le médecin major pour guérir les maladies, il suffit d'un chef à la tête des cuisiniers de chacune de nos compagnies pour prévenir ces maladies dans la moitié des cas, mais à cette époque, je n'ai pas assez de maturité pour reconnaître cette vérité. Je découvre maintenant les raisons des choses parce que les années m'ont donné de l'expérience. J'étais doté d'une force d'endurance et d'une faculté d'adaptation qui me permirent de remplir ma tâche sans laisser échapper d'objections ni de critiques. Je me rends compte que je n'avais rien d'autre à faire que de manger, de travailler, de mettre mes yeux, mon esprit et mes forces au service de mon métier de soldat, et d'être aussi heureux que les circonstances le permettent. Dans notre petit groupe, nous avons nos petites querelles et j'avais à endurer ma part de moqueries de mes anciens.

La guerre nécessite notre transport par chemin de fer, de Columbus à Cave City, dans le Kentucky, où nous arrivons vers le 25 novembre 1861. Nous séjournons dans ce camp jusqu'à la mi-février 1862. Les troupes réunies autour de Bowling Green et Cave City comptent 22 000 hommes. Notre brigade est affectée à la division du général Hardee. Pendant que nous séjournons là, il n'y a pas de bataille. Néanmoins nous effectuons plusieurs marches de nuit vers Green River où nous prenons chaque fois position pour surprendre l'ennemi que l'on s'attend à voir arriver de Munfordville.

Au cours de cet hiver au camp, je gagne la reconnaissance de mes camarades en remédiant aux inconvénients dont nous souffrons à cause du froid et par mes succès comme chapardeur. Au lieu de faire notre feu sous le trépied Sibley, ce qui nous enfume et risque de brûler nos couchettes, je propose de creuser un foyer et de construire un âtre avec un tuyau et une véritable cheminée en mortier à l'extérieur. Avec Slate, le vétéran, j'ai exécuté ce travail et notre tente reste toujours chaude sans être enfumée. En outre,

les rebords du foyer forment des sièges confortables sur lesquels nous pouvons nous chauffer les pieds ou nous étendre paresseusement. Tomasson, notre bruyant camarade, n'est bon à rien en dehors du service militaire proprement dit. Il se figure qu'en faisant le clown et en nous accordant l'honneur de sa présence, il contribue au bien-être de tous. Comme Dan n'est pas autorisé à aller en maraude, l'amélioration de notre ordinaire et la popote retombent toujours sur Malone, sur Slate ou sur moi.



Camp confédéré en Géorgie, 1862. On distingue le drapeau national Stars and Bars au centre. Tentes classiques antérieures à la tente Sibley. (National Archives)



Campement confédéré en 1861 et 1862.
(Miller, *Photographic History of the Civil War*, 1911-12)

Notre long séjour à Cave City m'initie au métier de fourrageur, ce qui, en langage de soldat, veut dire voler l'ennemi et exploiter la sympathie des Sécessionnistes pour obtenir gracieusement ou pour de l'argent de petites choses destinées à améliorer notre ordinaire. Malone et Slate réussissent très bien car ils sont très rusés. Envieux des compliments qu'on leur prodigue, je veux les surpasser et je me torture l'esprit à ruminer les moyens d'y parvenir. En décembre, c'est mon tour d'aller fourrager, mais après une demi-douzaine de fois, je ne suis toujours pas accueilli par un enthousiasme débordant. Arrive alors la veillée de Noël. Je connais à fond le pays, le caractère des gens des environs et j'ai la tête bourrée de renseignements concernant Sécessionnistes et Unionistes, ainsi que sur les chemins et les fermes dans un rayon de cinq milles autour du camp. C'est dans cette zone que se trouve Green River, une grande ferme appartenant à un Yankee qu'un de ses voisins accuse de correspondre avec l'ennemi. Pour un fantassin, la distance est éloignée, mais pour un cavalier ce n'est rien.

La veille de Noël, je me procure une mule. Après avoir demandé le mot de passe à Armstrong, je pars dès qu'il fait noir pour mettre à contribution le fermier unioniste. Il est environ dix heures du soir lorsque j'arrive à sa ferme. J'attache ma mule à un coin de la clôture, je l'escalade et explore le terrain. En traversant un champ, j'aperçois une demi-douzaine de petits monticules qui doivent contenir des pommes de terre ou quelque chose de semblable. Je creuse l'un d'eux avec ma baïonnette et je sens une odeur de pommes. Cela vaut mieux encore que les pommes de terre, car on peut en faire des dumplings. J'en remplis la moitié d'un sac. Après avoir sondé deux autres de ces petites buttes, j'en trouve une qui renferme la réserve d'hiver de pommes de terre et j'en déterre une bonne charge. Ensuite, je me hâte de retrouver ma mule avec mon butin et de le fixer sur elle. Puis, pensant qu'une oie ou même un canard, une volaille ou deux compléteraient bien notre dîner de Noël, je ne résiste pas à la tentation de continuer mes recherches, jouissant par avance de la gloire que je recueillerai en revenant à la tente. Je pénètre dans la basse-cour, tous mes sens en éveil, et j'ai bientôt le plaisir de tordre le cou à une oie, un canard et deux poulets.

J'aurais dû me retirer après cela, mais l'ambition d'écraser Malone et Slate, de voir Armstrong le visage contracté d'admiration, Newton Story ouvrir de grands yeux et Tomasson forcé de rendre hommage au mérite, ne me laisse pas encore en repos; sentant justement une étable à porcs, je me dirigeai doucement vers elle. Sous la lumière incertaine de la lune, j'entre dans le réduit, et là, blottis autour des cuisses de leur mère, j'aperçois les formes roses de trois ou quatre porcelets dodus. Un petit cochon de lait bien tendre, rôti à point, la peau rissolée et croustillante, couronnerait dignement notre dîner de Noël ! Bondissant à l'intérieur, léger comme un renard maigre, j'en soulève un par les pattes, ce qui provoque un vacarme épouvantable. La mère lance des grognements rauques, les petits poussent des cris aigus et mon prisonnier déchire la nuit de ses hurlements. Résolu à ne pas lâcher ma proie, je les enjambe et, après avoir mis fin à ses angoisses par un coup de couteau furieux, je la fourre dans mon sac. Je m'éloigne alors rapidement. On voit soudain des lumières dans la ferme, on entend battre des portes et, dans un large rayon de lumière, j'aperçois un homme sur le seuil avec un fusil à la main. Dans la seconde qui suit, une volée de chevrotines siffle à mes oreilles et me fait courir comme un fou vers ma mule. Quelques instants plus tard, trempé de sueur, je me retrouve sur son dos avec mon sac de victuailles devant moi, les pommes et les pommes de terre battant les flancs de la bête, et je rentre au camp.

Longtemps avant l'aube, je fais une apparition triomphale devant notre tente et je suis récompensé par les remerciements les plus chaleureux de tous. Notre dîner de Noël

a un magnifique succès : plus de vingt invités y prennent part et tout le monde ne tarit pas d'éloges, mais sans les dumplings et les beignets, la fête n'aurait pas été complète.

J'étais convaincu, au fond de moi-même, qu'il est aussi mal de voler un pauvre Unioniste qu'un Sécessionniste, mais comme tout le monde baptise ce genre d'exploits : *aller fourrager*, cet euphémisme étouffe mes scrupules. Les autorités envoient constamment des fourrageurs qui ont le droit de réquisitionner des provisions. D'après l'éducation militaire que je reçois, je ne me sens donc pas aussi coupable que ma conscience veut me le faire croire.

Quand je pars en expédition dans la journée, je suis bien pourvu d'argent et je vais trouver quelque « Sécess » de ma connaissance. Dans la direction de Green River, au delà des sentinelles, habite une vieille dame sécessionniste : nous devenons grands amis et nous avons l'un en l'autre une confiance sans réserve.

Je lui donne souvent jusqu'à dix dollars à la fois, que je dépense en œufs, en beurre et en volaille. Elle me prête des bols et du linge pour emporter au camp mes achats. Cette vieille dame se plaît à me parler de mon « honnête visage » et elle a coutume de s'émouvoir quand je lui raconte nos souffrances au camp, dans la neige et sous la bise. La confiance qu'elle place en moi et son bon cœur me rendent si scrupuleux que je cours souvent beaucoup de risques pour lui rendre ce qui lui appartient. Son visage vénérable, son veuvage, la vue de ses ustensiles de laiterie, propres et fleurant bon la crème et le fromage, tout cela réveille en moi d'agréables souvenirs de vaches et d'étables, elle me rappelle tante Mary et le coin de l'âtre. Depuis lors je suis devenu son admirateur le plus dévoué. Grâce à sa bonté particulière, notre popote est souvent en mesure de prêter une livre de beurre frais et une douzaine d'œufs au mess des officiers.

Une des particularités les plus singulières de l'état d'esprit de mes camarades, est la facilité avec laquelle ils se fâchent si l'on émet le moindre doute sur leur véracité ou leur honneur. Pour les exaspérer, il suffit de leur donner un démenti. Ils supportent les farces les plus grossières, le badinage et les plus mordantes plaisanteries avec bonne humeur, mais si quelqu'un laisse échapper un mot malheureux dans un moment d'impatience ou de gaîté malicieuse, cela produit sur leurs nerfs le même effet qu'un chiffon rouge devant un taureau. La gloriole d'un véritable habitant du Sud réside dans sa réputation de bravoure, de véracité et de respect pour les femmes. Sur ces trois points, il est interdit de plaisanter. Celui qui se risque à les contester s'expose à devoir retirer ses paroles à l'instant même. Si le ton irrité de l'offensé le fait regimber, il se produit un incident. En revanche, se rétracter sur une injonction impérieuse, c'est s'avouer inférieur en courage à celui qui vous interpelle et, comme tous se flattent d'être égaux et de posséder au même degré les plus belles qualités viriles, je n'en ai jamais vu un seul assez brave moralement pour reconnaître ses torts et faire des excuses, à moins d'y être forcé par une inégalité écrasante.

Au cours de cet hiver, je m'imprègne tellement de ces idées soi-disant chevaleresques, que je suis en bonne voie de devenir aussi bravache qu'aucun autre enfant du Sud. Sans l'intervention de Newton Story et d'Armstrong, qui sentent instinctivement quand il faut faire preuve d'autorité, la grossièreté de Tomasson qui me met fréquemment hors de moi aurait amené de déplorables incidents. Il y a aussi le jeune Dan et son humeur querelleuse. Avec sa manie de vanter continuellement l'esprit chevaleresque du Sud, nous sommes souvent sur le point de mettre le doigt sur la gâchette.

Les éclats de ce genre rompent la monotonie de notre vie de camp à Cave City. Tant qu'on ne nous demande pas de déployer notre courage contre l'ennemi commun,

l'esprit de discorde irrite aisément notre susceptibilité lorsque nous discutons des sujets qui nous tiennent autant à cœur que la valeur, la délicatesse, l'honneur et la chevalerie, ces quatre grandes qualités du Sud. J'ai grand peine à me reconnaître, près du foyer en contrebas de notre tente à Cave City, discourant avec éloquence sur ces questions, mais plusieurs scènes me reviennent à l'esprit et je suis bien forcé d'avouer que c'était moi.

Ce genre de vie n'est guère propre à éveiller en nous des pensées élevées ni à favoriser l'observance de pratiques religieuses. Lorsque, après une longue période d'indifférence, je m'efforce de me réformer par la prière, combien je me sens faible ! J'évite tout ce qui ressemble à la manifestation de bons sentiments, j'ai honte de ma pitié, je me cache pour ouvrir ma bible. Chaque heure apporte un obstacle, mais j'en arrive graduellement à me rendre compte que, de même qu'il est besoin de concentrer ses facultés de raisonnement pour résoudre un problème, il me faut, si je veux gagner le grand combat, appeler toutes mes bonnes pensées à mon aide et bannir résolument tout respect humain.

Quand on n'exigea plus de nous une tenue soignée et lorsque nous avons compris que notre endurance est plus appréciée que notre bon aspect, nous négligeons de plus en plus notre aspect extérieur. Alors, nous restons des semaines sans nous baigner, nous nous faisons tondre et non plus couper les cheveux pour n'avoir pas besoin de nous peigner. Une bouteille d'eau suffit pour nos ablutions, un mouchoir ou notre manche tient lieu de serviette. Nous graissons nos chaussures avec un bout de lard, nos uniformes gris sale ne sont plus brossés. Le métier militaire, tel qu'on le pratique en temps de guerre, est très démoralisant à bien des égards, car nos luttes contre la faim, la fatigue, le froid et les intempéries épuisent nos forces.

En février 1862, nous sommes déjà rompus à cette vie et nous connaissons plus d'un tour car il n'est pas de maître plus parfait que la nécessité. Le manque de commodité ne fait plus souffrir et l'on se moque du climat avec ses caprices. La pluie, le verglas, la neige, ou la gelée qui nous traverse jusqu'à la moelle ne nous inquiètent pas plus qu'ils ne préoccupent les militaires qui comptent voir de jeunes soldats prospérer à ce régime de Spartiates. Nous ne pouvons nous attendre à être complètement heureux de notre sort, tant que nous conservons chacun notre individualité morale et que nous nous souvenons de nos joies passées. Avec un peu d'accoutumance, les pires ennuis ne provoquent chez nous qu'un petit accès de mauvaise humeur. La faculté que nous avons de nous amuser de tout adoucit tellement notre existence, que le fait le plus insignifiant suscite nos rires ou nos plaisanteries.

La prise des forts Henry et Donelson, les 6 et 16 février 1862, nous oblige à évacuer Cave City et Bowling Green, et à nous retirer sur Nashville, de peur d'être coupés par le mouvement des Unionistes, le long du Cumberland et du Tennessee. À travers la neige, nous gagnons Bowling Green, où l'on nous entasse dans des trains qui nous débarquent le 20 à Nashville. Deux jours plus tard, on nous fait marcher vers le Sud, en passant par Murfreesboro, Tullahoma, Athens et Decatur, soit un trajet de 250 milles.

Dans cette dernière ville, nous reprenons le train pour Corinth, que nous atteignons le 25 mars. Là, le bruit se répand que le vainqueur de Donelson nous prépare une mauvaise surprise après avoir traversé la Tennessee River près de Shiloh, à environ vingt-quatre milles de nous. Des brigades et des régiments appartenant aux divisions Clark, Cheatham, Bragg, Withers et Breckenridge nous arrivent chaque jour et on les regroupe en trois corps d'armée, sous la direction des généraux Polk, Braxton, Bragg et Hardee, qui se trouvent eux-mêmes sous les ordres des généraux Albert S. Johnston et P.G.T. Beauregard.

Le 2 avril 1862, on nous ordonne de faire cuire des rations pour trois jours. À la suite de quelque malentendu, nous ne prenons pas la route avant le 4. Ce matin-là, notre régiment, le 6^e Arkansas de la brigade Hindman, corps d'armée Hardee, sort de Corinth pour prendre part à l'une des plus sanglantes batailles livrées dans l'Ouest. Les havresacs et les tentes sont laissés en arrière. Le 6 avril, après deux jours de marche et deux nuits de bivouac, sans autre nourriture que des repas froids, nous sommes pleins de l'ardeur nécessaire pour soutenir l'effort qui nous attend. Beaucoup d'entre nous auraient bien voulu, comme moi-même, que l'on ne commence pas par nous imposer ces épreuves avant de nous jeter au cœur d'une grande bataille.

La science militaire, avec toute la considération due à nos généraux, n'était pas à cette époque ce qu'elle est de nos jours. Nos chefs possédaient sans doute l'art de la guerre et s'occupaient en gros, comme on le faisait alors, de l'intendance. Chaque homme touchait la ration de vivres brute à laquelle il avait droit, mais personne ne semblait se soucier de la façon d'en tirer le meilleur parti.

Les généraux Johnston et Beauregard se préparent à rejeter, dans la rivière Tennessee, une armée de près de 50 000 hommes, reposés et bien nourris, avec 40 000 soldats qui vivent de biscuit trempé et de lard cru depuis deux jours, qui ont passé deux nuits sous la pluie et ont parcouru 23 miles. Un quart au moins de nos effectifs est composé d'engagés de moins de vingt ans. Si l'on songe à l'effort considérable qui les attend, il me semble qu'en négligeant de tenir compte du manque de résistance de ces jeunes gens, nos généraux contribuèrent autant à notre échec que le courage opiniâtre des troupes du général Grant. D'après les autorités, les forces qui s'opposèrent dans cette bataille consistaient en 39 630 Confédérés contre 49 232 Fédéraux. Nos généraux comptent sur l'arrivée du général Van Dorn avec 20 000 hommes. En revanche, près de l'ennemi se trouvent les 20 000 hommes du corps du général Buell qui, fort à propos pour Grant, le rejoint sur le terrain à la fin de la journée.

À quatre heures du matin, nous nous éveillons sur notre bivouac humide et, après nous être hâtivement restaurés, nous nous formons en ligne. Nous restons ainsi pendant une demi-heure environ, tandis que les généraux achèvent de prendre les dispositions de combat sur notre front qui couvre une longueur de trois milles. Notre brigade forme le centre, celles de Cleburne et de Gladden, les deux ailes.

Le jour se lève avec toutes les apparences du beau temps. Près de moi, à droite, se trouve un garçon de dix-sept ans, Henry Parker. Je m'en souviens parce que nous étions au repos, et il me montra quelques violettes à ses pieds en me disant *ce serait une bonne idée d'en mettre quelques-unes à mon képi. Peut-être que les Yankees ne me tireront pas dessus, s'ils voient que je porte des violettes, car c'est un emblème de paix.* — Bravo! répondis-je, je vais faire la même chose. Les autres rient en nous regardant, et si l'ennemi n'avait pas été si près, cette gaîté se serait sans doute propagée à travers toute l'armée.

Nous chargeons nos armes et disposons nos cartouchières le mieux possible. Nous avons de vieux fusils à pierre et la charge était roulée dans une cartouche en papier, contenant de la poudre, une balle ronde et trois chevrotines. Pour charger, il faut déchirer le papier avec les dents, mettre un peu de poudre dans le bassinet, fermer, verser le reste de la poudre dans le canon, enfoncer le papier et la balle avec la baguette et bourrer. Notre sergent d'ordonnance procède alors à l'appel : les Dixie Greys sont au complet. Bientôt il se produit un mouvement brusque et nous nous alignons vivement. Un jeune aide de camp passe en galopant, transmet des ordres au général Hindman qui les communique à ses colonels et nous nous avançons aussitôt en ligne l'arme sur

l'épaule. Newton Story, redressant sa haute stature, porte le fanion de soie de la compagnie. Tandis que nous marchons en silence à travers la forêt, je songe en moi-même que le soleil est sur le point d'apparaître, j'observe que notre régiment maintient bien sa formation et que ces bois auraient été un endroit merveilleux pour un pique-nique. Pourquoi a-t-on choisi un dimanche pour troubler leur calme sacré.

Nous n'avons pas fait cinq cents pas que notre sérénité est soudain troublée par une fusillade intermittente qui retentit en avant. Il est alors cinq heures et quart.

Ils commencent déjà, nous soufflons-nous les uns aux autres. *Attention, messieurs !* crie notre capitaine, L.G. Smith. Nos pas se font inconsciemment plus rapides et notre allure plus alerte. Le feu continue par intermittence, décidé et régulier, comme au tir. En avançant dans sa direction, nous entendons bientôt un crépitement plus intense. *C'est l'ennemi qui se réveille*, nous disons-nous. Quelques minutes après, une violente décharge retentit et de nombreux projectiles volent au-dessus de nos têtes, ronflant et sifflant, balayant avec un bruit de pluie les cimes des arbres, dont ils font tomber sur nous des branches et des feuilles. *Ce sont des balles*, murmure Henry avec terreur. Encore deux cents mètres et soudain éclate un fracas terrible de mousqueterie, venant d'un régiment voisin du nôtre. Une autre salve suit un peu plus loin, et le bruit a à peine cessé, que régiments sur régiments amplifient le tapage. On n'entend plus qu'un roulement ininterrompu. *Cette fois nous y sommes*, me dit Henry. Nous n'avons encore rien vu et pourtant les oreilles nous tintent fortement.

En avant, messieurs, tenez-vous prêts ! crie le capitaine Smith. En réponse, nous nous élançons, rompant pour la première fois notre alignement. Nous arrivons sur un terrain découvert, à la hauteur des tirailleurs qui éclairent notre front. Nous les dépassons, il ne reste plus rien alors entre nous et l'ennemi.

Les voilà ! Ce cri n'est pas plus tôt lancé que nous déchargeons nos fusils dans leur direction. *Visez bas !* commanda le capitaine Smith. Je fais un effort pour distinguer des êtres vivants, car il me semble absurde de tirer ainsi sur des ombres. Tout en continuant d'avancer sans arrêter le feu, j'aperçois enfin une rangée de petites boules de fumée grise rayée de rouge, qui jaillissent d'une longue ligne de points bleuâtres. Presque en même temps un fracas épouvantable éclate à nos oreilles, les détonations de la fusillade se précipitant avec une soudaineté foudroyante. Il me semble, dans mon saisissement, qu'une montagne se soulève, que d'énormes rochers dégringolent avec un bruit de tonnerre et que les échos en renvoient les grondements dans l'espace. Les explosions se succèdent rapidement, avec une violence grandissante, elles atteignent bientôt leur paroxysme et se suivent sans discontinuer. On dirait que le monde entier est bouleversé par un cataclysme.

C'est ainsi que commence la bataille, du moins ce sont là mes impressions. Je regard autour de moi pour observer l'effet produit sur les autres et voir si je suis le seul à ressentir ces émotions. Je suis heureux de constater que chacun semble plongé dans ses propres réflexions. Tous ont l'air pâle, grave et absorbé, mais, en dehors de cela, je ne peux pas deviner le fond de leur pensée. Cependant, d'après ce que j'éprouve moi-même, je sens qu'ils auraient préféré se trouver ailleurs, mais la loi de l'inévitable les force à rester en ligne pour accomplir leur destinée.

Il est bon de dire cependant qu'en aucun autre moment, nous avons été plus disposés à obéir à la voix qui nous commande. Nous ne possédons plus aucune personnalité, tous nos mouvements et toutes nos pensées s'abandonnent à la volonté invisible qui nous dirige. Il est probable que peu d'entre nous se préoccupent alors de ce que la lutte leur réserve. On songe à cela à d'autres moments, la nuit, à l'instant où l'on s'endort, aux

premières lueurs de l'aube, mais pas lorsque tous les nerfs sont tendus et que l'on est emporté par la chaleur de l'action.

Bien que tous nos sens soient extraordinairement en éveil sous l'empire de ces premières impressions, nous manœuvrons nos armes, les chargeons et tirons avec une hâte nerveuse, comme s'il dépend de chacun de nous de faire taire ce vacarme infernal. Mes nerfs vibrent, mon poulx bat à coups redoublés, mon cœur frappe si fort dans ma poitrine qu'il m'en fait presque mal. Pourtant, au milieu de cette trépidation, mon esprit, prompt comme l'éclair, saisit tous les sons, voit tous les objets et s'observe lui-même.

J'écoute la bataille faire rage au loin, le tonnerre gronder en avant et j'entends les bruits variés produits par les rafales de fer. Je suis furieux contre le second rang parce que ses décharges me cuisent les yeux, et m'assourdissent tellement que j'ai envie de le battre ! Je vois l'attitude du capitaine Smith et du lieutenant Mason, j'aperçois l'étendard des Dixie Greys flottant bravement au-dessus de la tête de Newton Story, je sens que tout le monde a conscience du temps que cela va durer. Ma pensée revient vers moi, puis le sifflement des balles la ramène vers les rangs de tuniques bleues en face de nous. J'observe leurs mouvements, je lis leurs intentions comme je lirais l'heure sur une pendule. On ne peut distinguer les détails de leurs visages à travers la brume blafarde, mais leur ligne, par ses trous, ses hésitations, son manque de cohérence et son flottement, laisse deviner clairement ce qu'ils éprouvent. Nous continuons à avancer tout en chargeant et en tirant. À chacun de nos bonds, ils reculent, faisant feu aussi en se repliant lentement. Vingt mille fusils sont en ligne et, quoiqu'il nous soit impossible de viser juste dans notre énervement, bien des balles atteignent leur but de chaque côté.

Après une fusillade continue qui dure assez longtemps, nous entendons le commandement de *baïonnette au canon ! Pas de charge !* sur un ton qui nous fait tressaillir. Il n'y a qu'un seul bond en avant : chacun le charge de toute son énergie. Les Fédéraux semblent nous attendre, mais au même moment nos hommes poussent un cri furieux, des milliers d'autres leur répondent, c'est la clameur la plus sauvage que j'aie jamais entendue. Elle nous fait perdre toute raison et nous nous précipitons en désordre. Soulageant notre excitation, elle fouette les courages tout le long de la ligne d'attaque. Je hurle avec les autres. Ces cris me rappellent qu'il y a là près de quatre cents compagnies comme les Dixie Greys, en proie à la même ardeur. Absorbés dans la fusillade, beaucoup d'entre nous ont oublié ce fait, mais ces vagues de voix humaines roulant les unes sur les autres et dominant tous les bruits de la bataille, pénètrent au fond de nous-mêmes et fouettent nos énergies.

Ils fuient ! Ce cri passe de bouche en bouche. Il accélère notre pas et nous remplit d'une noble fureur. Nous sommes plongés dans une sorte d'extase qui transfigure chaque soldat du Sud. Dans un tel moment, rien ne peut nous arrêter.

Ces hurlements sauvages et la vue des milliers d'hommes qui fondent sur eux en courant, mettent en fuite les tuniques bleues. Quand nous atteignons leurs positions, ils ont disparu. Nous apercevons alors leurs belles rangées de tentes. C'est devant elles qu'ils voulaient résister. Réveillés en plein sommeil du dimanche matin, ils se sont précipités en ligne en entendant leurs gardes faire feu sur nos tirailleurs. Les morts et les blessés à demi vêtus que nous rencontrons nous montrent à quel point notre attaque les a surpris. Nous pénétrons tout essoufflés dans le camp ennemi. Nous perdons alors des minutes précieuses à reprendre haleine, à satisfaire notre curiosité et à nous remettre en rangs. On voit partout les signes d'une prise d'armes précipitée. Des équipements, des uniformes, des sacs à demi bouclés et de la literie gisent épars dans les rues du camp.

D'autres camps s'étendent derrière la première ligne des tentes ennemies. La résistance que nous avons rencontrée, quoique d'assez courte durée, permet aux autres brigades fédérales de l'arrière de se remettre de leur surprise, mais elles n'ont guère le temps de se disposer en formation de bataille. Il reste de grands vides entre leurs lignes, et le flot rapide des Sudistes grisés par le succès s'y est glissé, les forçant à se replier pour ne pas être enveloppées. La brigade de Prentiss, malgré ses efforts désespérés, est ainsi complètement cernée et faite prisonnière par nos hommes. J'ai un moment l'impression qu'avec la prise du premier camp, la bataille est presque terminée, mais en réalité cet engagement ne forme que le bref prologue d'une longue et fatigante série de combats.

Continuant notre marche en avant, nous apercevons bientôt les sommets d'une autre rangée de tentes et, presque en même temps, nous sommes accueillis par une pluie de balles, que déverse sur nous une longue ligne de tuniques bleues dont l'assurance nous fait pressentir que nous aurons bientôt du fil à retordre. Mais nous sommes tellement excités par notre premier succès qu'il faut bien autre chose pour nous arrêter quelque temps. Cependant, la puissance de leur feu s'impose bientôt à nous avec une soudaineté terrible. Il semble que tout éclatait en morceaux dans la nature. Canons et fusils, obus et balles mêlent leurs fracas en un tapage furieux et affolant. Si je n'avais eu l'oreille et l'œil tournés un peu vers le capitaine et la compagnie, je pense que j'aurais été hypnotisé par les énergies auxquelles nous avons affaire.

Nous nous trouvons depuis quelques secondes sous cette terrible mitraille, lorsque retentit le commandement *couchez-vous, continuez le feu !* Devant moi, un arbre est couché, d'une quinzaine de pouces de diamètre, il laisse un peu de jour entre le sol et lui. Moi-même et une douzaine d'autres, nous nous tapissons derrière cet abri. La sécurité qu'il semble nous offrir me redonne confiance. Nous pouvons ainsi combattre, réfléchir et observer mieux qu'à découvert. Néanmoins, le canon tonne, les boulets pleuvent et ricochent, passant avec des sifflements aigus au-dessus de nos têtes. Au milieu du fracas sec de leurs explosions et parmi leurs éclats qui volent en tous sens, nous nous aplatissons en nous recroquevillant contre terre, malgré tous les efforts que nous faisons pour garder notre sang-froid et notre calme.

En écoutant le crépitement et les chocs ininterrompus des balles, je me demande comment il est possible de rester vivant sous cette grêle de mort. J'entends leur claquement incessant de l'autre côté du tronc d'arbre, leur sifflement lorsqu'elles ricochent de biais, leur bruit sourd lorsqu'elles rencontrent un obstacle, et il en arrive une centaine par seconde. De temps à autre, l'une d'elles passe sous notre arbre et se loge dans le corps d'un camarade. Soudain, un homme esquisse un mouvement de poitrine comme pour bâiller et me cogne du coude. Je vois qu'une balle lui a labouré la figure avant de pénétrer dans sa poitrine. Au même moment, une autre balle frappe mortellement un de ses voisins à la tête, il roule sur le dos, tournant vers le ciel son visage affreusement pâle.

Ça commence à trop chauffer, les amis ! crie un soldat, et il pousse une violente imprécation contre ceux qui nous forcent à rester ainsi aplatis par terre au risque de nous faire perdre tout courage. Il lève la tête un peu trop haut, une balle effleure l'arbre, le frappe en plein front et il tombe lourdement sur la figure. Mais sa pensée se répand instantanément sur la ligne : d'une même voix, les officiers, commandent la charge. Nous bondissons comme mus par un ressort et nos pensées passent à autre chose. La fièvre de l'action brûle de nouveau dans nos veines et nous ne faisons plus attention aux dangers qui fondent sur nos têtes.

Au moment où nous prenons notre élan, j'entends une voix d'enfant crier : *Arrêtez, je vous en prie, arrêtez, je suis touché, je ne peux plus marcher !* Je vois Henry Parker qui se tient sur une jambe, contemplant tristement son pied brisé. Une seconde plus tard, nous avançons impétueusement vers l'ennemi sans cesser de tirer, ne nous arrêtant que pour charger et bourrer nos armes, et nous rattrapons alors la ligne pour mettre en joue et faire feu.

Notre progression n'est pas aussi continue et rapide que nous l'espérons car les Bleus tiennent bon, la vue d'une batterie arrivant au galop pour nous soutenir nous donne du cœur. Il est temps de faire parler le canon qui ébranle les nerfs. Après deux salves de boulets et de mitraille, nous sentons que l'intensité du feu diminue légèrement, cependant nous manquons encore d'impulsion malgré la voix impérieuse de nos officiers. Newton Story se porte alors une soixantaine de mètres en avant avec l'étendard de notre compagnie. Ne se voyant pas suivi, il s'écrie : *Eh bien, les amis ! Pourquoi n'avancez-vous pas ? Vous voyez bien qu'il n'y a pas de danger !* Son sourire et ses paroles produisent sur nous un effet magique. Nous poussons un cri sauvage en nous précipitant derrière lui. *Tombons leur dessus comme des diables dit l'un de nous, tapons en plein dedans !*

Tout cela raffermirait notre courage car des milliers d'autres reprennent nos hurlements et nos cris. *En avant, en avant ! Ne leur laissons pas le temps de souffler !* répétons-nous de toute part. Instinctivement nous obéissons et nous apercevons bientôt distinctement les tuniques bleues qui semblent nous témoigner une indifférence méprisante, mais en voyant ce flot d'hommes qui arrive sur eux à une vitesse fantastique, leur ligne se débande et ils s'enfuient précipitamment. La joie glorieuse des héros nous fait de nouveau tressaillir. Elle nous emporte d'exaltation, possédés par la seule ardeur de la poursuite. Nous ne sommes plus une armée de soldats, mais d'écoliers qui galopent aussi vite que leurs jambes et leur souffle le leur permettent. Nous atteignons la seconde ligne de camps et la traversons d'un seul élan, sans nous arrêter. Il doit être dix heures maintenant. Je suis complètement épuisé et, pour comble de malheur, quelque chose me frappe sur la plaque de mon ceinturon et m'envoie rouler par terre.

Je ne reste pas longtemps étendu et je constate que ma plaque de ceinturon est complètement tordue et fendue, mais je n'aperçois plus ma compagnie. Bien heureux de pouvoir me reposer, je me traîne faiblement contre un arbre, je plonge la main dans ma musette et me mets à manger avidement. Une demi-heure après, me sentant d'aplomb, je pars vers le nord, dans la direction prise par mon régiment, le terrain est jonché de corps et de débris.

Le caractère désespéré de la bataille m'apparaît alors dans son effroyable réalité. Tout à l'heure, quand nous avançons tumultueusement, l'esprit occupé et agité par mille incidents, nous ne prenions conscience que par intermittence des blessures faites et reçues. Maintenant, que je suis la trace des vainqueurs et des vaincus, ce spectacle de mort produit sur moi un effet terrible. Je veux savoir qui sont les Gris qui sont tombés et je me dirige vers l'un d'eux, étendu de tout son long. Je reconnais un gros sergent anglais d'une compagnie voisine. Ce gaillard corpulent et rougeaud s'est fait remarquer par son teint coloré, son visage joyeux et sa bonne humeur, et on lui a attribué le surnom de John Bull. Il gît maintenant inanimé, les yeux ouverts, indifférent au soleil brûlant, à la canonnade furieuse qui gronde au travers de la forêt et à la fusillade qui ne cesse de crépiter sur toute la ligne. Près de lui se trouve un jeune lieutenant qui, à en juger par son uniforme flambant neuf, doit être un fils de famille gâté. Une balle lui a troué le milieu du front. À quelques pas de là, je rencontre une vingtaine de corps figés

dans des postures variées, chacun près d'une mare de sang qui répand une émanation particulière sur les champs de bataille. Un peu plus loin les corps s'entassent encore plus nombreux, renversés les uns sur les autres, les genoux ramassés, les bras dressés ou ouverts, tout raides, suivant le geste ou le dernier spasme qui les a surpris. La compagnie ennemie a dû tirer droit sur eux. Les détails de cette piste tragique sont si horribles qu'ils me reviennent toujours à l'esprit lorsque j'entends le nom de Shiloh. Impossible pour moi d'oublier ces yeux morts grands ouverts, qui semblent tous sortir de leur orbite, avec un regard fixe et étonné comme celui d'un petit enfant, comme si, au moment suprême, le mourant a entrevu quelque chose de terrifiant.





Je suis surtout saisi de voir ce corps humain, dont nous faisons tant de cas et pour lequel rien n'est trop bon, mutilé, déchiqueté et outragé, et la vie, que la Constitution, les Lois et la Justice sauvegardent et protègent comme une chose sacrée, détruite si soudainement, du moins avant de pouvoir s'en rendre compte.

Si une scène qui se déroule devant mes yeux m'impressionne, elle se grave dans ma mémoire parmi tant d'autres visions dont elle est maintenant remplie. Je ne peux oublier ce coin de bois éclairé par le grand soleil, jonché de morts et de blessés, de chevaux et d'équipements. C'est là un tableau que j'évoque toujours avec une fidélité presque parfaite. C'est en effet le premier « Champ de Gloire » que je contemple au printemps de ma vie. Pour la première fois, la gloire m'apparaît sous son aspect repoussant ; pour la première fois, je soupçonne qu'elle n'est qu'un mirage. Mon imagination ne s'est pas inscrite dans la réalité car je croyais que des brancardiers, protégés par un drapeau

blanc, ramasseraient les morts et les étendraient le long d'une large tranchée. Je les voyais aussi les déposer, un à un, serrés au fond de ce fossé, ensevelis avec leurs espoirs, leur fierté, leur honneur et leur nom sous la terre oublieuse.

Hier encore nous frémissions au seul mot d'assassinat. Aujourd'hui, par un étrange retour de la nature humaine, nous ne rêvons que de mort. En parcourant, saisi d'horreur, ces champs de carnage où les morts gisent aussi nombreux que les dormeurs couchés dans un parc de Londres un jour de Bankholiday, je ne puis m'empêcher de penser que l'on ne m'a jamais enseigné que des choses irréelles, sans aucun rapport avec notre existence purement animale. C'est ainsi que, tout en raillant amèrement mes folles illusions sur la perfection de l'humanité, je cherche à rejoindre ma compagnie et mon régiment.

Le champ de bataille revêt toujours le même aspect d'ondulations boisées : des crêtes basses, séparées par de larges creux qui forment de temps à autre des ravins d'une certaine profondeur. En divers endroits s'ouvrent de vastes clairières et je traverse aussi un ou deux fonds marécageux couverts de broussailles. Pour une ligne de défense, il y a là plusieurs positions qui constituent d'admirables points de ralliement. C'est probablement pour cette raison et grâce au courage déployé par les troupes fédérales, que la bataille s'est prolongée si longtemps. Bien que notre attaque les ait surprises, elles ont combattu comme si elles avaient voulu nous prouver le contraire. En outre, il s'agit de gagner sur l'ennemi près de cinq miles en profondeur. Comme il s'arrête tous les 500 mètres pour défendre obstinément le terrain, nous ne pouvons évidemment pas récolter tous les honneurs de la journée.

Je rejoins mon régiment vers treize heures, au moment où il amorce une attaque furieuse. L'ennemi tient ses lignes avec ténacité et les nôtres s'apprêtent à un nouvel assaut. Le feu est tantôt vif tantôt ralenti. Couchés à terre, utilisant les arbres, les souches et les accidents du sol, nous inquiétons leurs rangs. Les batteries foudroient les batteries et pendant ce temps nous nous accrochons au terrain. Tout d'un coup nous nous élançons, bondissant vers leur position. Nous l'emportons comme les précédentes, par notre masse et notre impétuosité. Vers quinze heures, la bataille devient particulièrement acharnée. La résistance de l'ennemi semble plus concentrée et son immobilité se fait opiniâtre. Des deux côtés, les tirs gagnent en efficacité, mais grâce à nos réserves nous poussons toujours les Bleus de plus en plus vers la rivière Tennessee, sans jamais reculer d'un pouce.

C'est à ce moment que leurs canonnières commencent à les appuyer de leur tir, mais elles lancent leurs énormes projectiles loin derrière nous. Aussi, tout en fracassant les arbres et en répandant la terreur, leurs pièces ne font pas beaucoup de mal à ceux qui sont en contact immédiat avec leur infanterie. Le vacarme des gros obus, qui ronflent au-dessus de nos têtes, a d'abord pour effet de ralentir notre feu car nous les suivons instinctivement des yeux et non sans appréhension. Nous nous y habitons car c'est surtout en avant qu'il nous faut porter notre attention. Nos officiers nous pressent davantage et, lorsque nous apercevons la bande de fumée blanche qui présage la rafale de balles, nous ne pouvons rester indifférents à ce danger plus menaçant.

Nous avons constamment sous les yeux des cadavres et des blessés se tordant dans leur agonie en faisant des mouvements pitoyables. Mais ce qui nous soulève le plus le cœur, c'est de voir de temps à autre le cheval bien soigné d'un officier, avec sa selle élégante, son tapis rouge bordé de jaune, ses fontes garnies de cuivre, ou encore la monture perdue d'un cavalier ou d'un artilleur, qui galope entre les lignes en s'ébrouant de terreur et en traînant derrière elle ses entrailles souillées de poussière.

Pendant toute la journée, nos officiers n'ont pas cessé de montrer la même vigueur alerte, mais vers quatre heures, tout en s'efforçant de nous stimuler et de nous pousser en avant, ils commencent eux aussi à fatiguer. Il devient visible que même les plus solides d'entre ont perdu leur entrain et leur élan de ce matin. Dans notre compagnie, plusieurs se traînent péniblement à l'arrière. Quant aux autres, leurs traits tirés trahissent leur épuisement. Avec un peu de repos, ils peuvent encore fournir un magnifique effort. Pour ma part, je n'ai qu'un désir : me coucher. L'excitation prolongée, l'alternance de contraction nerveuse et de détente, une soif inapaisable, rendue plus ardente par la fumée soufrée de la poudre, les lèvres noires et durcies à force de déchirer des cartouches et une faim féroce m'ont réduit à l'état d'automate et j'attends impatiemment que la nuit tombe pour arrêter la lutte. Enfin, vers 17 heures, nous nous emparons d'un vaste camp. Après en avoir chassé les Yankees, notre première ligne est clairsemée comme un rideau de tirailleurs et l'on nous commande d'occuper les tentes.

Nous y cherchons avidement des provisions et j'ai la chance de trouver une réserve de mélasse et de biscuits qui nous restaurent mes camarades et moi. Il y a du butin en abondance dans ce camp : des couvertures, des uniformes et des équipements autant qu'on en veut. Néanmoins, nous sommes si épuisés que tout ce que nous pouvons faire est de retourner négligemment les objets. La nuit tombe bientôt : quelques coups de feu isolés rappellent de temps en temps le tumulte horrible de la journée quoique l'on entende encore les bombes énormes des canonniers qui harcèlent encore notre arrière, sans danger pour nous car nous sommes trop près des Bleus. À vingt heures, je replonge dans mes rêves, ignorant le fracas des mortiers. Vers minuit, une pluie torrentielle vient accroître les tortures des blessés et de ceux qui n'ont pas de tentes.

Une heure avant l'aube, je me réveille d'un sommeil bienfaisant. Après m'être avidement restauré avec des biscuits et de la mélasse, je me sens plus frais que la veille au matin. En attendant le lever du jour, des camarades également réveillés me communiquent leurs impressions sur cette journée. Ils sont persuadés que nous avons gagné une grande victoire, même si nous n'avons pas atteint la rivière Tennessee. Van Dorn et les renforts que nous attendons n'apparaîtront pas avant quelques jours. Si le général Buell, avec ses vingt mille hommes, a opéré sa jonction avec l'ennemi pendant la nuit, nous devons nous attendre encore à une rude journée. Nous sommes à court de vivres et de munitions, le général Sidney Johnston, notre commandant en chef, a été tué, mais Beauregard est indemne et, à condition que Buell ne soit pas encore là, nous resterons maîtres du champ de bataille.

Au matin, je retrouve ma compagnie, mais il n'y a qu'une cinquantaine d'hommes présents. Presque aussitôt on perçoit, dans les deux camps, les symptômes de la lutte prochaine. Des régiments se portent précipitamment sur la ligne, mais même à mes yeux inexpérimentés, les troupes ne sont évidemment plus en état de réitérer leurs efforts de la veille. Quelques instants plus tard, après le repli de nos avant-postes sur notre position, nous nous déployons en tirailleurs. J'active le mouvement, plus peut-être que je l'aurais fait si le capitaine Smith ne venait pas de me crier : *Allons, M. Stanley, un peu plus vite !* Ce reproche blesse mon amour-propre et me fait repartir comme une fusée. Nous rencontrons presque aussitôt nos adversaires car ils marchent dans notre direction et très résolument. Nous nous cachons derrière les arbres qui se trouvent à portée, pour bondir derrière un autre abri après avoir tiré et rechargé.

J'arrive bientôt dans une clairière gazonnée dépourvue d'arbres et de souches. Apercevant un creux à une vingtaine de pas en avant, je m'y précipite et ouvre le feu. Je suis tellement absorbé par les Bleus en face de moi, que je ne fais pas attention à mes

camarades, peut-être cet espace découvert leur paraît-il trop dangereux pour s'y hasarder. S'ils avaient poussé en avant, je m'en serais rendu compte. Voyant que, devant moi, les Bleus n'augmentent pas sensiblement en nombre, je crois que les Gris tiennent leur position et qu'ils ne se sont pas repliés. Comme malgré notre feu, les Bleus avancent d'une façon inquiétante, je sors de mon trou et, à ma stupéfaction profonde, je m'aperçois que j'étais le seul Gris au milieu d'une ligne de tirailleurs ennemis. Mes camarades ont battu en retraite ! J'entends aussitôt une voix qui crie : *jette ton fusil, Sécess ou je te fais un trou ! Allons, vite !* Dans le même temps, une demi-douzaine d'entre eux me couchent en joue et je jette aussitôt mon arme. Deux hommes m'empoignent et me font entrer dans leurs rangs. Je suis prisonnier !

Quand on se concentre sur une seule chose avec toute l'intensité qu'exige une bataille, et que l'on se trouve tout à coup entraîné de force par une autre volonté, l'effet produit est tout d'abord stupéfiant. Avant d'avoir repris conscience, je sens que l'on me pousse vigoureusement dans le dos, j'aperçois une longue et lourde ligne de soldats s'avancant vers nous avec la même précision que sur un terrain de manœuvres et en rangs si serrés qu'un lapin aurait eu du mal à les traverser. Cette vue me rend toutes mes facultés, je me rappelle que je suis un Confédéré malchanceux et qu'il convient de faire honneur à mon uniforme. Entendant des cris et des injures jaillir de gosiers rauques, je me hâte de redresser la tête en prenant un air de défi. *Où emmenez-vous ce garçon-là ? Flanquez lui donc une baïonnette dans le ... ! Laissez-le tomber là où il est !* Crie-t-on avec un accent allemand. Les hommes s'excitent davantage en approchant, d'autres mêlent leurs cris à ces vociférations insultantes. Plusieurs sortent du rang, baïonnette haute, pour mettre à exécution ce qui semble être le vœu général.

Je regarde leurs visages déformés par la peur et la fureur, et je suis saisi d'une répulsion intense pour ces brutes sauvages. Leurs yeux, qui leur sortent de la tête, font l'effet de taches d'encre bleu-clair sur des figures moulées dans de la pâte. Toute expression intelligente a disparu de leurs traits. Implorer la merci de ces bêtes aveugles et féroces serait le comble de l'absurdité, mais je me sens indifférent à ce qu'ils peuvent faire de moi maintenant. Ce sont certainement des troupes fraîchement recrutées dans les régions peuplées d'émigrants allemands, ils ont une carrure solide et on n'aurait pu trouver nulle part dans toute l'Amérique du Nord une telle sauvagerie et une telle stupidité. Dommage que je ne puisse retourner parmi les Confédérés pour leur dire quelle sorte de gens on leur oppose.

Au moment où ils vont me percer de leurs baïonnettes, mes deux gardes, des soldats de l'Ohio, se jettent devant moi et croisent leurs fusils en criant : *arrêtez, c'est notre prisonnier !* Presque aussi vite qu'eux, deux officiers brandissent leurs épées et, en jurant, repoussent leurs hommes dans le rang tout en m'insultant d'une façon vraiment américaine. Une compagnie ouvre ses lignes pour nous laisser passer à l'arrière. Une fois de l'autre côté, je me trouve à l'abri des coups des troupes de l'Union.

Activant le pas, nous parvenons bientôt hors d'atteinte des balles de mes amis. Je regarde autour de moi et avec intérêt les forces qui montent en ligne pour réparer leur insuccès de la veille. Ce sont les troupes de Buell qui, après avoir franchi la rivière Tennessee, font leur jonction avec celles de Grant. Elles arborent un air martial et même imposant sous leur uniforme neuf avec leur sac luisant, leurs bottes encore brillantes et leurs cuivres étincelants. Elles sont plus conformes à l'idée que je me faisais de soldats que nos troupes vêtues d'un gris terne. Cette belle apparence, elles la doivent à la solidité de leurs équipements et à leurs nerfs qui n'ont pas encore été ébranlés. Malgré la précision de leurs mouvements, ces troupes semblent néanmoins molles et ne

possèdent pas l'élan et la hardiesse des Sudistes. Avec vingt-quatre heures de repos et des rations cuites, je suis persuadé que les Confédérés auraient écrasé ces superbes Unionistes en un rien de temps.

Bien que j'aie sous les yeux beaucoup de choses intéressantes, mon esprit se reporte continuellement vers le trou où je me suis laissé si honteusement surprendre et je me demande comment mes camarades ont-ils pu disparaître si rapidement. J'en veux au capitaine Smith de m'avoir fait hâter le pas alors que, quelques minutes plus tard, il se replie rapidement avec ses hommes. Mais à quoi bon me fatiguer la tête avec de telles conjectures ? Je suis prisonnier ! Quel déshonneur ! Que deviendront mon sac, mes lettres et les souvenirs de mon père ? Ils sont irréparablement perdus !

En route, nous discutons, mes gardes du corps et moi, sur les causes que soutiennent nos partis respectifs. Tout en refusant d'admettre leurs idées, je sens qu'il y a pourtant beaucoup de choses justes dans ce qu'ils allèguent, et je suis étonné de les entendre présenter si bien et si clairement leur point de vue. En effet, jusqu'à ma capture, j'ai toujours considéré les Unionistes comme des voleurs qui veulent seulement ruiner le Sud et lui prendre ses esclaves. Bien au contraire, si nous avions été moins impatients et moins prompts à courir aux armes, la politique d'Abe Lincoln et de ses amis abolitionnistes n'aurait pas nuit pécuniairement aux gens du Sud car le nouveau Congrès était prêt à dédommager les planteurs en achetant tous les Noirs pour les affranchir ensuite.

(Stanley dit vrai, mais il ne l'apprend vraisemblablement qu'après la guerre. Les *National Archives* américaines révèlent que, durant les ultimes pourparlers concernant la « Proposition Crittenden » de 1860, Lincoln et ses ministres envisagent effectivement cette transaction parce qu'ils la jugent moins coûteuse qu'une guerre. Les meneurs sécessionnistes lui réservent un refus catégorique et se gardent évidemment de la diffuser dans leur presse puisqu'ils ne cherchent pas à récupérer leur investissement en achats d'esclaves¹. Dans son analyse de cette transaction proposée par Lincoln, l'historienne C.V. Woodward relève la véritable rage sudiste à vouloir pérenniser leur société raciste : *La fin de l'esclavage était étroitement liée à la mort d'une forme de société dans le Sud, alors que partout ailleurs son abolition ne fut ressentie que comme la liquidation d'un investissement*².

Dans son ouvrage *The Southern Dream or a Caribbean Empire*, l'historien américain Robert May démontre, documents authentiques à l'appui, que l'intelligentsia sudiste et ses acteurs politiques visent essentiellement à se libérer des contraintes de la démocratie pour créer un empire esclavagiste incluant les États sudistes, Cuba, le nord du Mexique et quelques faibles républiques sud-américaines. Robert May prépare un nouvel ouvrage, encore plus accablant et plus documenté que le précédent, sur les projets expansionnistes de la société esclavagiste sudiste.)

Mais les Sudistes qui, pourtant, ne craignent pas de vendre leurs esclaves au marché, refusèrent de prendre cette proposition en considération et s'emparèrent des forts, des arsenaux et des vaisseaux de guerre appartenant à l'Union afin de constituer une nation séparée dans le pays. Alors le Nord n'accepta pas que les choses se passent ainsi, et ce fut la vraie raison de la guerre. Les Unionistes ne se soucient pas des Noirs, ils pensent que nous pouvions régler la question de l'esclavage autrement et à l'amiable, ils tiennent à leur pays et ils sont prêts à lui sacrifier leur vie s'il le faut.

¹ Nevins A., *The Emergence of Lincoln : Prologue to War, 1859-1861*, p. 430, vol. IV ; New York, 1950 ; Catton B., *Never Call Retreat*, pp. 24-25. New York, 1965.

² Woodward C.V., *The Price of Freedom*, p. 97. Jackson, Mississippi, 1978.

Les berges de la rivière Tennessee grouillent d'activité : sept ou huit vapeurs y sont amarrés et l'on en débarque des troupes et des approvisionnements. Les fournitures de l'intendance s'y entassent. Non loin de là, se dresse une enceinte derrière laquelle s'entassent les quelque 455 prisonniers qui ont été capturés la veille. On me remet aux mains de l'officier de garde et, quelques minutes plus tard, on me laisse à mes propres réflexions au milieu de ces malheureux.

Les pertes des troupes de l'Union, pendant les deux jours de bataille, s'élèvent à 1 754 morts, 8 408 blessés et 2 885 prisonniers, soit 13 047 hommes. Celles des Confédérés sont de 10 699 hommes : 1 728 tués, 8 012 blessés et 959 disparus. Dans notre brigade, celle du général Hindman, nous comptons 109 tués, 546 blessés et 38 disparus, soit 693 hommes, en l'occurrence un cinquième des effectifs engagés le dimanche matin. En se référant au chiffre des morts ($1\,754 + 1\,728 = 3\,482$), le général Grant écrit, dans son article sur Shiloh : *Cette estimation des pertes des Confédérés est inexacte. En les comptant effectivement, nous avons enterré plus de morts, rien que devant les divisions McClernand et Sherman, que les Confédérés n'en indiquent : 4 000 est le chiffre donné par ceux de nos hommes qui ont enterré tous les corps du champ de bataille.*

Le 8 avril, on nous embarque sur un vapeur en partance pour Saint-Louis. Nous formons un triste cortège. Je suis convaincu que, comme moi, beaucoup de mes frères d'armes pensent qu'ils sont nés sous une mauvaise étoile et qu'ils sont victimes d'un destin malveillant. Tout ce que nous possédons, c'est un mince et sombre uniforme gris. Chacun pense à son propre malheur sans se charger de celui des autres.

Au bout de trois jours, je crois, nous arrivons à Saint-Louis et l'on nous mène le long des rues, en colonne par quatre, vers un collège de jeunes filles ou un bâtiment de ce genre. Chemin faisant, c'est pour nous une véritable consolation de voir que des gens s'apitoient sur notre sort, surtout les dames de la ville. Elles sont massées sur les trottoirs et nous sourient aimablement. Parfois elles applaudissent et agitent de coquets mouchoirs blancs. Comme elles paraissent belles et propres à côté de notre saleté ! Tant que nous restons dans ce collège, elles l'assiègent en jetant des fruits et des gâteaux aux hommes qui se battent aux fenêtres et elles contribuent à alléger notre accablement.

Quatre jours après, nous prenons le chemin de fer et nous traversons l'Illinois jusqu'au camp Douglas, près de Chicago. Notre prison est constituée par un enclos carré et spacieux entouré de hautes murailles de planches, au sommet desquelles, tous les soixante mètres, se dressent les guérites de sentinelles. À cinquante pieds en avant, parallèlement à l'enceinte, court une ligne marquée à la chaux, c'est la ligne de mort. Quiconque la franchit s'expose à recevoir des coups de fusil.

À l'une des extrémités de ce parc se trouvent le bureau du commandant du camp, le colonel James A. Mulligan, et celui de M. Shipman, l'intendant général. À l'autre bout, à quelque 300 mètres de là, s'élèvent les bâtiments des prisonniers, des immenses hangars en planches, de 65 mètres de long sur 12 de large abritant de 200 à 300 hommes. Il y a peut-être une vingtaine de baraquements semblable. Lorsque nous arrivons, il y a déjà assez de prisonniers pour former une brigade d'environ 3 000 hommes. Ils viennent de presque tous les États du Sud et portent l'uniforme couleur butternut. Leur aspect me heurte. Nos uniformes ne sont déjà pas jolis, aussi lorsqu'ils sont à moitié pourris et que ceux qui les portent sont déguenillés et couverts de vermine, ils produisent un aspect encore plus misérable. Notre abattement s'accroît à la vue de la terre aride de ce grand parç et des visages émaciés de nos camarades. On nous mène dans un de ces hangars qui contient une plate-forme de six pieds carrés, à environ

quatre pieds au-dessus du sol. Elles contiennent une soixantaine d'hommes, laissant à chacun un espace d'environ trente pouces. Au sol, on peut encore en loger deux rangées. Nous recevons du foin pour notre couchage et une couverture par homme.

Camp Douglas, Illinois. (Chicago Historical Society)



Le colonel James A. Mulligan, commandant de la prison et, en arrière-plan, sa résidence.





Peu après notre installation, M. Shipman nous rend visite. Il nous conseille de former des compagnies et d'élire des officiers pour toucher nos rations et s'occuper de tout. Je suis élu capitaine de la plate-forme de droite et des couchettes situées en dessous. On remet des registres aux capitaines, sur lesquels je note les noms des hommes de ma compagnie, ils sont plus de cent. Après avoir inspecté mon registre, l'intendance me délivre des rations de pain tendre, de bœuf, de café, de thé, de pommes de terre et de sel, que je distribue ensuite aux chefs de popotes.

Le lendemain, 16 avril, après avoir rempli mes fonctions du matin et distribué les rations, nos cuisiniers repartent avec ce qu'il leur faut et je vais m'étendre auprès de mon ami Wilkes, dans une position qui me permet d'embrasser du regard la moitié de notre baraquement. Je lui fais quelques remarques sur les groupes qui jouent aux cartes en face de nous, lorsque, tout à coup, quelqu'un me touche doucement la tête et je perds aussitôt connaissance. Je m'aperçois que j'avais seulement fermé les yeux. Je me trouvais encore dans la même posture couchée, les groupes en face jouaient toujours aux cartes, Wilkes n'avait pas bougé. Rien n'était changé.

Quand nous nous faisons le compte, Wilkes et moi, de tout ce qu'il y a de bon et de mauvais au camp Douglas, nous ne voyons aucune raison de ne pas attendre avec patience un échange de prisonniers. Mais, au fil des jours, nous endurons de plus en péniblement la vue de tant de misères. Je suis souvent tenté de défier la balle d'une sentinelle en franchissant cette terrible ligne de mort que j'aperçois chaque fois que je sors. Il est difficile de concevoir un spectacle plus triste qu'un sécessionniste malade, dans son uniforme brun jaune sale. Nu et souillé de sa propre ordure, cet homme ne serait pas si repoussant, mais ce vêtement de gros drap malpropre et mal ajusté produit sur les nerfs un effet déplorable et rend ce pauvre diable encore plus malheureux et souffrant, plus laid au delà de toute expression.

Je crois que ce traitement nous est infligé à dessein. L'on pense peut-être nous faire ainsi retrouver plus vite notre bon sens en nous imposant tant de misères, de peines, de privations et de chagrin. Aussi, les autorités interdisent les secours médicaux et spirituels et les distractions musicales ou littéraires, qui peuvent alléger nos souffrances. C'est un âge barbare, il est vrai, mais il ne manque pas de familles chrétiennes à Chicago, qui réagiraient à un seul mot, j'en suis convaincu, pour former des sociétés destinées à soulager le sort des prisonniers. Quelle occasion s'offre à elles de reconforter les âmes, de ranimer la gaîté, de calmer les haines politiques et de dompter les passions brutales et vicieuses auxquelles sont en proie ces milliers de malheureux jeunes gens parqués entre ces terribles murailles !

Abandonnés à nous-même, n'ayant absolument rien à faire que de songer tristement à notre situation, de nous lamenter sur notre sort, d'attraper les maladies contagieuses et de rester passivement dans l'enceinte de notre prison, nous sommes bien près de pourrir tout vifs. L'abattement, qui suit l'excitation du champ de bataille et l'exaltation joyeuse causée par la présence de milliers de combattants, est momentanément dissipé par notre voyage sur le Mississippi, grâce à la générosité des dames de Saint-Louis et enfin par notre parcours à travers l'Illinois. Maintenant, il s'empare de nouveau de nous, depuis que nous sommes dans le camp désolé de Chicago. Tout y aggrave l'influence funeste de cette réaction : les visages mélancoliques de ceux qui souffrent déjà de leur emprisonnement, les nombreux malades, la vieillesse prématurée de tous ces gens amaigris, leur dégradation pitoyable, les plaintes des malheureux qui souffrent, enfin le malaise physique qui résulte de l'augmentation constante de la vermine qui nous infeste.

En moins d'une semaine, notre détachement commence à subir les effets pernicioeux de ce milieu. Nos hangars pullulent de vermine, les balayures en sont pleines. Les hommes souffrent de plus en plus de désordres bilieux, la dysenterie et le typhus sévissent tout autant. Ma compagnie diminue de jour en jour. Chaque matin, je dois faire emporter les malades à l'hôpital et ils n'en reviennent jamais. Ceux qui ne délirent pas encore, mais qui sont incapables de se mouvoir par eux-mêmes, nous les gardons avec nous. Mais cette dysenterie, quelle qu'en soit l'origine, est d'une nature particulièrement contagieuse. Ceux qui en sont atteints, nous les voyons passer continuellement devant nous, tremblants de faiblesse ou se tordant de douleur. Ce spectacle est un supplice pour nos nerfs et seuls les plus intrépides d'entre nous peuvent retenir leur dégoût.

Les latrines se trouvent toutes derrière nos baraques, et chaque fois que la nature nous oblige à nous y rendre, nous perdons un peu du respect et de la considération que nous devons à nos semblables. Sur le chemin, nous rencontrons des groupes de malades qui sont tombés, vaincus par la faiblesse, s'abandonnent à leur désespoir, se traînent ou se vautrent dans leurs excréments en gémissant, en blasphémant et en poussant des imprécations. Au bord des feuillées béantes dont la vue nous soulève le cœur, on aperçoit des quantités de malheureux qui s'y tiennent pendant des heures, incapables de s'en aller, et qui amplifient leur mal en respirant cette atmosphère fétide. Des cadavres exhumés n'offrent pas un spectacle plus hideux que ces rangées de morts-vivants, indifférents au mauvais temps, qui restent accroupis au bord des latrines ou se couchent le long de l'égout et poussent des râles convulsifs en attendant le moment suprême.

Ceux qui ne sont pas complètement prostrés implorant la mort de leurs cris. Aucun être ayant quelque respect de lui-même ne revient de cet enfer sans se sentir bouleversé par cette souffrance indicible et sans avoir l'impression que son existence est dégradée, ses sentiments religieux et moraux flétris. Et à l'intérieur, que voit-on ? Des centaines d'hommes ni lavés ni peignés, occupés à se débarrasser d'une vermine grouillante ou plongés dans de sombres méditations, accroupis, les yeux vagues, le menton sur les genoux, accablés par l'excès de leur misère, le visage creusé de sillons par la souffrance, respirant un brouillard de crasse humaine et la poussière malsaine du foin.

Aucun de nous ne se distingue intellectuellement des autres, nous sommes tous probablement aussi ignorants des lois de l'hygiène que de l'étiologie de la sclérose des centres nerveux. Dans notre incroyable inexpérience, nous faisons peut-être dix fois par jour, sans nous en douter, des imprudences aussi dangereuses que d'avalier sans cesse des bacilles de typhus. Ne possédant pas les connaissances nécessaires, nous ne pouvons pas pu faire grand chose sans l'assistance des autorités. Mais comme celles-ci semblent aussi ignorantes que nous (je ne peux croire en effet à une négligence voulue), nous sommes tout simplement condamnés !

Chaque matin, les fourgons viennent à l'hôpital et à la morgue pour y enlever les corps, roulés dans leurs couvertures et empilés les uns sur les autres comme on charge les carcasses de moutons réfrigérés de Nouvelle-Zélande.

Les statistiques de la prison d'Andersonville démontrent que le Sud traita ses prisonniers avec encore plus d'inhumanité que les autorités du camp Douglas. Avec le recul du temps passé, je reconnais que nous étions mieux nourris que les prisonniers unionistes et je n'ai pas un seul grief à formuler contre le colonel Mulligan et M. Shipman. L'époque était brutale, insensible et d'une insouciance cruelle. Elle gaspilla des vies humaines car elle n'avait pas la moindre idée de ce que devait être la guerre entre peuples civilisés.

Si le colonel Mulligan vit encore, il reconnaîtra qu'un meilleur système de latrines, la distribution de savon, des lavabos mobiles, un administrateur dans chaque baraque, des concerts, le prêt de vieux livres et magazines auraient contribué à sauver les deux tiers de ceux qui moururent au camp Douglas. Le seul fonctionnaire de camp Douglas dont je garde un bon souvenir est M. Shipman, son l'intendant, car sa bienveillance et sa politesse formaient un contraste agréable au milieu de ce parc empesté.

Nous avions eu deux ou trois contacts lors de la distribution des rations quotidiennes, quand il entreprend de me sonder sur mes intentions futures. Au départ, je ne comprends pas parce que le camp n'est guère un endroit propre à l'éclosion de projets. Alors, un jour, il m'explique que si je veux m'extraire de la prison, il suffit de m'enrôler dans l'armée de l'Union. J'ouvre de grands yeux et je secoue la tête en lui répondant par la négative car, pour moi, c'était impensable.

Quelques jours plus tard, je dis à M. Shipman : *On a emmené deux fourgons de corps ce matin*. Il hausse les épaules d'un air de pitié comme pour dire : *C'est très triste en effet, mais qu'y pouvons-nous ?* Il me parle alors de la supériorité du Nord, de la défaite certaine du Sud, ajoutant qu'il est bien regrettable de voir des jeunes gens sacrifier leur vie pour une mauvaise cause comme celle de l'esclavage, et ainsi de suite. En un mot, il me résume tout ce que peut dire un homme foncièrement bon, mais dévoué aux idées unionistes. Il aime autant les gens du Nord que ceux du Sud, mais le frère cadet a pris les armes contre son aîné : il faut le punir jusqu'à ce qu'il s'en repentisse.

Il est inutile d'essayer de m'influencer par des arguments de cette nature. D'abord j'ignore trop la politique et j'ai l'esprit trop lent pour suivre ses raisonnements. Ensuite, tous mes amis américains sont des gens du Sud, notamment mon père adoptif, et la gratitude m'aveuglait. Enfin, je ressens tout de même un certain mépris vis-à-vis de gens qui s'entre-tuent pour des esclaves noirs. Comme il n'y a pas de Nègres dans le pays de Galles, je n'arrive pas à comprendre comment un moricaud couleur de suie, amené d'un pays lointain, peut créer de telles dissensions entre des frères de race blanche. Il m'aurait fallu lire beaucoup de choses sur les Nègres, me convaincre de leurs torts et de leurs droits, me rendre compte de l'injustice de leur esclavage et de la nécessité de leur affranchissement, avant de me risquer à condamner vingt millions de Sudistes.

Toutefois, au cours des six semaines qui suivent, des influences plus impérieuses que les arguments bienveillants de M. Shipman ébranlent ma résolution de rester prisonnier : la recrudescence des épidémies, les horreurs de notre prison, son atmosphère gluante, le charroi ignominieux des morts, la fuite du temps inutilisé, la crainte de rester incarcéré pendant des années. Mon esprit en est tellement affecté que je sens que je vais devenir fou si j'assiste encore à de pareilles scènes. Finalement, moi-même et quelques autres prisonniers acceptons les conditions de notre libération. Je m'engage dans l'artillerie américaine et, le 4 juin, je me retrouve de nouveau libre de respirer un air pur. Après deux ou trois jours de service, les germes de la maladie, qui ont emporté dans la tombe tant de jeunes gens vigoureux, se déclarent chez moi avec virulence. Je dissimule mon mal autant que je peux, pour ne pas que l'on me soupçonne. Le jour de notre arrivée à Harper's Ferry (Virginie), la dysenterie et la fièvre me terrassent et je suis transféré à l'hôpital. J'y reste jusqu'au 22 juin, date à laquelle on me réforme car je ne suis plus qu'une ruine.

Ma situation me semble alors plus désespérée que jamais. Il ne me reste pas un sou en poche, je suis vêtu d'un pantalon bleu militaire et d'un manteau de drap foncé. Je ne sais où aller et je porte encore en moi les germes de la maladie car je ne puis marcher

trois cents mètres sans m'arrêter pour reprendre haleine. Dormant la nuit en plein air et brûlant de fièvre, je me dis que je vais mourir comme ceux que j'avais vus s'abandonner à leur sort. Hagerstown n'est qu'à vingt-quatre miles de Harper's Ferry, mais je mets cependant une semaine avant d'atteindre une ferme qui se trouve à peine à mi-chemin. Le fermier m'autorise à m'installer dans une grange dont il se sert probablement pour emmagasiner le blé. Mes lèvres s'écaillent de fièvre, j'ai le vertige et mon visage est couvert de crasse. Je dois ressembler au plus misérable des êtres, à la façon dont le brave homme essaye de dissimuler sa répulsion. Néanmoins, il répand du foin dans cette grange et je m'y laisse tomber sans le moindre désir de me relever. Je ne reprends conscience que quelques jours plus tard, je suis étendu sur un matelas avec des vêtements propres, ma figure et mes mains sont nettes.

C'est un nommé Humphreys qui me soigne, il remplace le fermier en son absence. Grâce à ses bontés et à un régime lacté, je recouvre lentement mes forces. Dans les premiers jours de juillet, j'aide même aux travaux des champs et je prends part au repas de la fête de la moisson. Cette ferme se situe sur la route de Hagerstown, quelques miles au-delà de Sharpsburg. Le nom de cet ami est l'un des rares qui me soient sortis de la mémoire. Je suis resté chez lui jusqu'au milieu d'août, bien nourri et soigné. Lorsque je me décide à le quitter, il insiste pour me conduire en voiture à Hagerstown et pour payer mon chemin de fer jusqu'à Baltimore, par Harrisburg.

Dorothy Stanley reprend la suite du récit de son père.

Jusqu'à présent Stanley a raconté lui-même son histoire. Par contre, ce nouveau chapitre est presque entièrement la mise en œuvre de simples matériaux laissés par lui. Ces documents comprennent d'abord un journal, décousu et très sommaire, qu'il tient à partir de 1862. Ensuite, ses notes s'échelonnent à des intervalles irréguliers et sur une longue période. Il y a aussi des notes dans un journal plus complet et des impressions et des coups d'oeil rétrospectifs qu'il consignait de temps à autre dans ses carnets, au cours des années paisibles de la fin de sa vie. Libéré à Harper's Ferry, le 22 juin 1862, il moissonne dans le Maryland puis embarque comme matelot sur un schooner huître, mais son cœur se tourne ardemment vers sa famille et vers l'affection tardive qu'il croit devoir trouver chez elle. Ses notes à ce propos sont révélatrices :

Novembre 1862. — J'arrive sur le *E. Sherman* à Liverpool. Je suis pauvre, très malade et vêtu misérablement. Je pars pour Denbigh, chez ma mère. Avec quelle fierté, je frappe à sa porte, soutenu par l'espoir de pouvoir montrer l'homme que je suis devenu et un peu disposé à embellir ce que je compte devenir, sans réaliser ce que je suis réellement et ma triste situation. Comme une fiancée qui se pare pour son promis, j'arrange mon histoire pour plaire à celle qui va enfin, du moins je l'espère, se montrer une mère affectueuse. Je ne trouve chez elle aucune tendresse qui, je le vois alors, n'a jamais existé. Elle me dit que, pour ses aux voisins, je suis une honte pour la famille et qu'au plus vite je m'en irai, au mieux cela vaudra.

Cet accueil laisse à Stanley une impression aussi profonde que les épreuves de ses jeunes années, son souvenir influa tellement sur le caractère de Stanley, qu'il m'a paru bon de le donner au lecteur tel qu'il le nota en réfléchissant sur sa vie, peu de temps avant la fin. Il retourne alors en Amérique, rebondissant en quelque sorte vers le monde de l'action énergique et il se jette pour quelque temps dans la vie de la mer. Cette démarche s'inscrit dans son besoin de gagner sa vie, mais aussi dans son goût pour les

aventures. Pendant toute l'année 1863 et les premiers mois de 1864, il sert sur différents cargos aux Antilles, en Espagne et en Italie.

En août 1864, il s'engage dans la marine de guerre américaine, à bord du *U.S.S. North Carolina*. Ensuite, il passe sur l'*U.S.S. Minnesota* puis sur l'*U.S.S. Moses H. Stuyvesant* où il sert comme employé de bureau. Rien ne permet de supposer qu'il est motivé par une quelconque sympathie pour la cause nationale. On a vu comment il est entré dans l'armée confédérée, ainsi qu'un enfant porté par la foule. Cette fois, il partage peut-être l'enthousiasme pour l'Union, qui anime son entourage. Il est très probable encore, avec son esprit aventureux, qu'il s'enrôle sur un vaisseau de guerre afin d'y trouver une vie plus mouvementée que sur un paisible navire de commerce. En tout cas, c'est alors qu'il s'engage dans la voie qui va lui ouvrir sa véritable carrière, celle de témoin et de narrateur d'événements dramatiques. Plus tard, il joua son rôle en créant lui-même des événements.

Rien ne nous dit comment ni pourquoi il devient correspondant de guerre pour un journal américain, mais nous savons où et quand débute sa carrière. Un reporter ambitieux ne peut souhaiter meilleure occasion, pour un premier article, que celle qui s'offre à Stanley lorsqu'il assiste aux deux attaques successives des forces fédérales contre Fort Fisher, en Caroline du Nord. On sait qu'en décembre 1864, le général Butler canonne le port par mer et fait éclater sous ses remparts un vaisseau bourré d'explosifs, ce qui n'est pas le moins dramatique de ses exploits. On sait aussi que le général Terry, à la tête d'une nouvelle expédition, débarque 2 000 matelots et soldats d'infanterie de marine et leur donne pour instructions de *monter à l'abordage du fort en vrais marins*. Ils sont repoussés par un feu meurtrier pendant qu'un second contingent escalade la place d'un autre côté et en chasse les défenseurs après des combats au corps à corps.

Stanley assiste à ces deux événements et il les décrit dans son style clair et vigoureux. Ses lettres sont bien accueillies des journaux et se répandent dans le monde. Trois mois plus tard, en avril 1865, la guerre se termine et Stanley quitte la marine.